

<http://erwindoe.eklablog.fr/>

Un long voyage

Épisode 5 : Porcelaine

Erwin Doe

MàJ du 19/10/2018



Un long voyage de [Erwin Doe](#) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Attribution – Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International](#).

Les autorisations au-delà du champ de cette licence peuvent être obtenues à <http://erwindoe.eklablog.fr/contact>.

Partie 1

1

La cloche venait à peine de sonner que Dolaine quittait déjà sa classe. Ses livres sous le bras, elle salua la religieuse installée derrière son bureau, face à un tableau recouvert d'une écriture petite et nerveuse ; dépassa ses camarades qui, pour la plupart, se levaient tout juste de leur banc, et sortit dans le couloir.

L'établissement scolaire était un bâtiment sans étage, aux larges couloirs en pierres froides, agrémentés de nombreuses fenêtres. Le complexe cloisonnait une cour intérieure, recouverte de neige.

Sur sa droite, le mur prit fin pour laisser place à une ouverture béante. Le froid mordant qui régnait à l'extérieur la fait frissonner.

Dans les jardins, quelques Poupées, emmitouflées dans leurs manteaux. Le nez rouge, soufflant dans leurs mains, elles formaient des groupes épars et menaient des conversations dont seul un brouhaha indistinct lui parvenait.

Tout en leur jetant un regard, Dolaine resserra l'écharpe enroulée autour de son cou et accéléra le pas. Derrière elle, un trottement.

— Dolaine ! Dolaine !

Avant qu'elle n'ait eu le temps de se retourner, un bras s'imposait sous le sien et un visage familier apparaissait à hauteur de son épaule. Celui d'une jeune femme au bout du nez rouge et au carré de cheveux bruns.

— Alors, il paraît que ta sœur va entrer sous les ordres de Nuitsombre ?

Elle ouvrait la bouche pour répondre quand une seconde Poupée, qui les dépassait de quelques centimètres, se dessina sur sa droite. Un visage aux traits paisibles, dont les cheveux roux et épais ondulèrent devant sa poitrine et dans son dos.

— La puissante et estimée Nuitsombre, soupira cette dernière. Il faut que ta sœur soit promise à un bel avenir pour avoir attiré son attention... vraiment, tes parents doivent être fiers !

Dolaine les fixa tour à tour. Décidément, les bonnes nouvelles allaient vite... un peu trop vite, même.

— Ma mère, oui, répondit-elle. Mon père... je ne sais pas. Vous savez comment il est : ce n'est jamais facile de savoir ce qu'il pense.

Ses deux compagnes s'entregardèrent, avant d'approuver d'un signe de tête.

— Oh oui, fit la brune. Mon père est un peu pareil. Tu devrais le voir quand ma mère commence à hausser le ton : tout ce dont il est capable, c'est de rentrer la tête dans les épaules et d'attendre que l'orage passe. C'est le problème avec les Pierrots : il n'y a rien à en tirer.

Songeuse, la rousse conserva le silence, attirant sur elle l'attention de Dolaine. Elle savait que le père de son amie était un Clown... un homme qui ne lui avait laissé pour héritage aucun trait caractéristique de son espèce. À cause de ses cheveux roux, d'un roux flamboyant, on la croyait souvent fille de Pantin.

Malheureusement pour elle, comme pour sa mère, les Clowns étaient bien différents des Pierrots. C'étaient des hommes de caractère. De trop de caractère, sans doute. Et quand son père en avait eu assez de vivre aux côtés d'une épouse qui refusait obstinément de lui laisser les pleins pouvoirs, il avait abandonné femme et enfant pour s'en retourner chez les siens. Une désertion qui affectait toujours son amie et qui, sans doute, aurait préféré que son père soit lui aussi un Pierrot docile.

Surprenant son regard, la rousse lui adressa un sourire, avant de questionner :

— Et toi, Dolaine ? Tu as finalement pris une décision en ce qui concerne ton choix de carrière ?

Dolaine secoua la tête, tandis que la brune, toujours accrochée à son bras, se serrait un peu plus contre elle.

— Je ne sais pas trop... je crois que ma mère pense à me marier avec un Pierrot : un Pierrot de l'est.

— Une vie de travailleuse agricole, alors ? dit la brune en se rapprochant encore davantage, tant et si bien que leurs visages étaient presque collés. Et ça te convient ?

S'écartant un peu, Dolaine eut un haussement d'épaules.

— Ça ou autre chose, quelle importance ? Du moment que ça me permet d'échapper à ma mère...

Une mère qui, de son avis, avait peu trop d'emprise sur eux. C'était une femme qui aimait tout contrôler, en particulier les membres de sa petite tribu. Dans ce but, elle les surveillait de près et n'hésitait jamais à s'immiscer dans le semblant de vie privée qu'ils essayaient de se construire. Une situation qui, avec l'âge, devenait de plus en plus étouffante.

À l'extérieur, la rue était animée. Des calèches passaient, montures et chauffeurs chaudement couverts. La neige tombait toujours, mais la tempête qui avait soufflé au cours de la nuit appartenait au passé. Des flocons vinrent s'écraser sur leurs cheveux et leurs épaules, les recouvrant rapidement d'une fine pellicule blanchâtre. Les trois jeunes femmes s'arrêtèrent pour contempler cet horizon blanc qui n'avait plus aucun secret pour elles.

La rousse poussa un soupir, qui se matérialisa en un nuage de fumée.

— Et dire que dans deux semaines, nous honorerons la Dévoreuse.

— C'est vrai, fit la brune en chassant de ses cheveux la neige qui s'y amassait. Pourtant, j'ai l'impression que c'était hier que j'entrais dans cet établissement.

Silencieuse, Dolaine se contenta d'opiner du chef. Elle aussi avait cette impression, celle que le temps était passé trop vite. Pourtant, voilà déjà cinq années qu'elles suivaient leur scolarité ici : dans deux semaines, elles seraient toutes trois considérées comme des adultes et, à la fin du

trimestre, leur vie étudiante laisserait place à la vie active. Au final, il lui semblait presque ne pas avoir suffisamment profité de cette période de semi-insouciance.

Toujours accrochée à son bras, la brune dit :

— Je me demande qui sera désignée pour le sacrifice... (Puis, avec un reniflement méprisant :) Je suis sûre que ce sera encore l'une de ces pimbêches de bonne famille. Chaque fois c'est la même, il n'y en a que pour elles !

La rousse lui adressa un regard de reproche.

— Tu blasphèmes ! Tu sais pourtant que le culte ne fait aucun favoritisme : c'est le sort qui se charge de désigner l'élue.

En réponse, son amie eut un petit sourire en coin et s'écarta de Dolaine.

— Je vois que tu commences déjà à prendre ton futur rôle de prêtresse au sérieux. (Puis, avec un ricanement, elle eut une courbette moqueuse.) Dans ce cas, votre vénérée grandeur, expliquez-moi pourquoi votre si vertueux hasard s'obstine à ne désigner que les grandes familles ?

Les joues de son interlocutrice avaient rougies. Les sourcils froncés, elle répliqua sèchement :

— Volonté de Moloch, rien de plus.

— Ben tiens !

Et alors qu'elles se mesuraient du regard, Dolaine les contempla tour à tour, sans parvenir à dissimuler son amusement. Et dire que c'était sans doute l'une des dernières disputes qu'elle surprendrait entre ses amies. Car si l'une était destinée à rejoindre le culte, l'autre irait travailler auprès de ses parents, dans leur boutique de chapellerie. Après des années de complicité, elles allaient finalement devoir se séparer.

Alors oui, sans doute que dans les premiers mois elles continueraient à se voir, mais ces rencontres se feraient de plus en plus espacées à mesure que leurs vies changeraient. À la place, elles s'écriraient, mais là aussi leur correspondance finirait par se tarir. Elles se perdraient finalement de vue et leur amitié s'envolerait.

Et ce, qu'elles le veuillent ou non...

∞O∞

Dolaine ouvrit les yeux. Elle était installée près de la fenêtre de leur cabine. Assise sur une chaise, son corps suivait mollement les secousses du train. En face d'elle, Romuald était étendu sur sa couchette. Les yeux clos, il dormait depuis le début de la matinée et ne s'éveillait que de temps à autre pour jeter d'étranges regards fiévreux autour de lui. Il avait les traits creusés et, même pour un vampire, on pouvait dire qu'il avait mauvaise mine.

Voilà quatre jours qu'ils avaient quitté Merveille. Quatre jours au fil desquels elle avait vu le comportement de son compagnon se détériorer. Irascible, il passait le plus clair de son temps à somnoler et ne se levait que pour se nourrir.

Depuis la veille, il refusait même de quitter leur cabine.

Au cours de la nuit, elle l'avait pourtant surpris à se lever plusieurs fois, pour se diriger vers la porte, hésiter, avant de revenir se coucher. Et puis, au matin, elle avait remarqué qu'il ne lui adressait même plus la parole, se contentant de grogner chaque fois qu'elle tentait d'engager la conversation.

En plus la vexer, son comportement l'inquiétait. Elle ne comprenait décidément pas ce qu'il lui arrivait, d'autant moins qu'il l'avait, jusque-là, habituée à une compagnie tout à fait amicale. Pour qu'il en vienne à changer si vite, il fallait qu'il se soit passé quelque chose... mais quoi ?

Détournant les yeux, elle écarta le rideau qui pendait devant la fenêtre. À l'extérieur, un ciel gris et couvert. Preuve qu'ils approchaient de Porcelaine, le climat de son royaume n'ayant jamais été des plus cléments.

Une boule se forma au niveau de son estomac. Elle avait encore du mal à croire que, d'ici quelques heures, elle serait de retour chez les siens. Cela faisait des années, et même des décennies, qu'elle n'y avait pas remis les pieds. Et sans cette crainte de croiser d'anciennes connaissances, ce serait un sentiment d'impatience qui l'habiterait.

Bien sûr, elle savait ses angoisses grotesques. Tomber sur quelqu'un de son entourage, comme ça, après tout ce temps... surtout sur quelqu'un capable de la reconnaître, vraiment, ce ne serait pas de chance ! Malgré tout, elle ne pouvait s'en empêcher. D'autant moins que sa sœur, aujourd'hui, devait appartenir à l'armée du royaume. Une sœur qui la haïssait certainement encore à l'heure actuelle et qui, comme tout soldat, se retrouvait de temps à autre assignée à la surveillance du marché perpétuel.

Se frottant les yeux d'une main, elle appuya son front contre la vitre glacée.

Sa sœur et elle ne s'étaient jamais vraiment entendues... pire, elles avaient toujours été de parfaites étrangères. Nées et élevées dans le même foyer, aucune des deux ne connaissait l'autre. À l'époque, on aurait pu comparer leur relation à celle de voisines de palier. Des voisines vivant dans le même immeuble, se disant bonjour quand elles se croisaient, mais qui ne cherchaient jamais à s'aventurer plus loin dans les familiarités.

Pourtant, et malgré le mur que sa sœur s'était employée à dresser entre elles, Dolaine l'avait aimée... ou en tout cas, l'avait admirée, en secret, et sans jamais s'imposer à elle, de crainte de la gêner. Elle, la fille prodige, celle qui aurait dû apporter gloire et honneur sur leur famille.

Cette inconnue qui, dans ses souvenirs, ne lui avait accordé son estime qu'en une seule et unique occasion...

αOα

Installée à la table de leur cuisine – une petite pièce aux dalles en deux teintes –, Dolaine faisait face à un petit déjeuner copieux. Sa sœur était assise près d'elle et, derrière son bol de café, Dolaine l'observait timidement.

Ses cheveux blonds, ternes et ondulés, sa sœur les tenait de leur mère. Le front dégagé, elle ramenait une mèche derrière son oreille quand elle remarqua que Dolaine la fixait. Elle lui adressa un regard sans émotion, qui ne parvint pas à rencontrer celui de sa cadette, celle-ci ayant vivement

baissé le sien.

À l'autre bout de la table, leur père, le visage fatigué et une joue flasque écrasée contre son poing. Ses cheveux bouclés commençaient à se clairsemer, tandis que des rides de plus en plus profondes apparaissaient au coin de ses yeux.

Dans la pièce voisine, la voix de sa mère s'élevait, en grande discussion avec une représentante du culte. La femme était venue frapper à leur porte un peu plus tôt en exigeant de s'entretenir avec le chef de famille.

Dolaine tendait une main en direction des tartines qui trônaient au milieu de la table, quand la porte d'entrée claqua. L'instant d'après, sa mère les rejoignait, un large sourire aux lèvres.

— Vous ne me croirez jamais, fit-elle en frappant dans ses mains. Dolaine a été choisie pour exécuter le sacrifice !

La surprise qui frappa l'intéressée fut si grande que son haussement de sourcils dut paraître comique, tant il était exagéré. Tout aussi étonné, son père répéta :

— Dolaine ?

— Oui, Dolaine, notre chère, notre très chère petite Dolaine, répondit son épouse en venant poser les mains sur les épaules de sa fille. Pour la première fois dans l'histoire de notre famille, la Dévoreuse a choisi l'une des nôtres pour l'honorer.

La fierté vibrait dans sa voix. Les yeux brillants, ses doigts se crispèrent sur les épaules de sa fille, qui ne savait ni comment se comporter, ni ce qu'il était convenable de dire en de telles circonstances. Comme en plein rêve, elle vit sa sœur se tourner dans sa direction pour la féliciter :

— Eh bien, bravo, ma sœur. Grâce à toi, notre famille pourra être fière de son nom.

En réponse, Dolaine rougit jusqu'à la racine de ses cheveux. Elle se sentait bizarre, presque euphorique. Seul son père ne disait rien. La mine plus grise et plus défaite que jamais, une main portée à son front, il secouait doucement la tête...

Partie 2

2

— Allez Romuald, secouez-vous un peu !

Romuald émit un grognement.

L'air renfrogné, c'était presque de mauvaise grâce qu'il suivait Dolaine. Un comportement qui commençait souverainement à exaspérer sa compagne.

N'ayant toutefois aucune envie de se fâcher avec lui, encore moins en un jour comme celui-ci, elle dissimulait son agacement sous une attitude enjouée, quoique forcée.

À l'extérieur, le temps était frais. En prévision, elle avait revêtu un manteau à la doublure épaisse et au col en fourrure. Romuald, lui, n'avait que sa robe sur le dos.

Le marché s'étirait sous un ciel triste et gris. Des stands et des stands partout, presque à perte de vue. Des badauds et des commerçants, mais aussi des étals sur roues – que l'on tirait à la force des bras ou par celle de quelques montures – généralement remplies de babioles ou d'aliments. Les silhouettes d'hôtels et d'auberges encerclaient l'ensemble, ainsi que celles de restaurants. Frappé par la lumière froide qui régnait sur les lieux, Romuald plissa les paupières.

— Venez, insista Dolaine. Je ne sais pas pour vous, mais moi, je meurs de faim !

Elle dépassa un large tableau planté à la sortie de la gare, qui attira l'attention du vampire. Dessus, un cercle découpé comme en parts de tarte et, tout autour, de petits visages représentant des Clowns, des Poupées, des Pierrots ou des Pantins. Des notes, également, des informations auxquelles il tenta vainement de comprendre quelque chose.

Remarquant qu'il ne la suivait plus, Dolaine revint sur ses pas pour s'intéresser elle aussi au panneau. Amusée, elle eut un sourire qui lui retroussa le nez.

— Oh, oh ! Voilà qui est nouveau, dit-elle, sans pour autant provoquer la moindre réaction chez son compagnon.

L'air fermé, presque hostile, il se contentait de regarder devant lui. Elle patienta quelques secondes, espérant qu'il finirait par se décrisper, avant de sentir un frisson de colère lui remonter le long du dos. Elle s'obligea toutefois au calme et, quoiqu'avec une note d'impatience dans la voix, reprit :

— Vous voyez, ce graphique explique qui fait quoi à Porcelaine. Vous l'ignorez sans doute, mais chaque peuple y occupe un rôle qui lui est propre. Et comme nous vivons sur des territoires souvent très différents, au niveau géographique comme climatique, les ressources n'y sont que rarement les

mêmes.

— Mhhh... ?

Encouragée par ce succès, elle poursuivit :

— Oui, vous voyez : le territoire de Porcelaine est séparé en quatre parties, dont deux appartiennent à la fois aux Poupées et aux Pierrots. Vous remarquerez que les Clowns possèdent l'un des territoires les plus variés, mais aussi étendu : les raisons en sont que s'ils appartiennent tous à la même grande famille, ils ne sont en vérité pas un seul, mais quatre peuples : celui des Clowns des montagnes, des prairies, des forêts et enfin des cavernes. Ces derniers sont notre principale source de richesses, car propriétaires des plus grosses mines de diamants de tout Ekinoxe.

« Pour les protéger, ils peuvent notamment compter sur les Clowns des montagnes. Ces derniers produisent surtout du charbon et de la pierre, quelques plantes rares également. Après eux viennent les Clowns des prairies : leur rôle est également de protéger les mines, bien que cela reste pour eux une tâche secondaire. Comme ce sont avant tout des bergers, ils possèdent de nombreux élevages de moutons et nous procurent de la laine, de la viande, ainsi que du lait et du fromage. Quant aux Clowns des forêts, ils fournissent avant tout du bois, des champignons, mais aussi toutes sortes de produits forestiers. Ajouté à cela des drogues, qu'ils confectionnent à partir des richesses de leur territoire... la plupart sont inoffensives, d'autres de véritables poisons.

Sans qu'elle n'en ait vraiment conscience, elle s'animait et sa voix s'élevait au fur et à mesure de ses explications. Tout à son exposé, elle ne remarque pas que certains voyageurs s'étaient arrêtés pour l'écouter.

— Viennent ensuite les Pantins. Leur climat est l'un des plus cléments de Porcelaine. Ce sont avant tout des artisans et des inventeurs : armement, poterie, ils sont également forgerons et construisent la plupart de nos maisons, en plus de travailler le bois et le tissu. Leurs talents sont multiples et, s'ils ne produisent que très peu de matière première, ils sont particulièrement précieux au royaume.

« Et pour finir, vous avez les Pierrots et les Poupées qui, comme je vous l'ai dit, se partagent deux territoires. Celui de l'est est avant tout agricole. Beaucoup de fermes, qui pourvoient à plus de la moitié des besoins alimentaires du royaume. Grâce à eux, Porcelaine pourrait être victime d'un siège sans que nous ne risquions de mourir de faim.

« Enfin, le territoire du nord, celui-là même d'où je viens.

Du doigt, elle tapota l'emplacement représentant le territoire du nord.

— Son rôle est avant tout militaire et éducatif. Comme il y neige les trois quarts de l'année, on peut difficilement espérer y faire pousser quelque chose, et les rares élevages que nous possédons sont surtout ceux de vaches à poils longs. Les gens du nord font toutefois partis des plus instruits de tout Porcelaine : on y forme les futurs soldats, comme professeurs et gardiens du culte. Beaucoup de médecins, également.

Elle releva les yeux sur Romuald.

— Nous sommes l'une des principales forces militaires du royaume, mais loin d'être la première : ce rôle est détenu depuis toujours par les Clowns. Ce ne sont pas vraiment des soldats et ne possèdent pas de véritable armée. Seulement... disons qu'ils sont éduqués à la protection du territoire depuis leur petite enfance. Une sorte de tradition...

« D'ailleurs, je crois que si personne n'est jamais parvenu à mettre Porcelaine en difficulté, c'est

surtout grâce à eux.

— Ah oui ?

Surprise, elle se tourna vers son compagnon et remarqua qu'il était déjà moins crispé. Presque attentif.

— Oui, vous voyez ? (Du doigt, elle désigna les hautes montagnes qui se dessinaient à l'horizon, face auxquelles un haut mur d'enceinte se dressait.) Porcelaine est entourée de montagnes qui, toutes, appartiennent aux Clowns. Même nous, nous préférons éviter de nous y aventurer sans leur aide. On s'y perd facilement et puis, il y a des dangers... beaucoup de dangers... à commencer par la brume. Elle stagne au pied des montagnes, où elle dissimule les trop nombreux ravins qui les parsèment. Et puis, les routes y sont souvent étroites, particulièrement traîtresses. Autant dire que l'on ne fait pas de meilleure protection !

Romuald fixa Porcelaine qui, à cette distance, se résumait à une silhouette de montagnes grises, massives, aux cimes desquelles sa massaient des nuages. Il poussa un soupir.

— Quel dommage que nous ne puissions nous y rendre.

La déception était perceptible dans sa voix. Dolaine eut un haussement d'épaules.

— Vous savez, même avec moi à vos côtés, il n'est pas certain que l'on vous laisserait entrer. Nous avons en commun avec Merveille que notre territoire est interdit aux étrangers. Nous ne l'ouvrons à aucun moment de l'année, pas même pour quelques jours. Toutefois, ne croyez pas que ce soit le mépris qui nous pousse à agir ainsi. Nous n'avons rien contre le reste du monde et nous ne cherchons pas à nous enfermer sur nous-même. Seulement... (Elle marqua un temps d'arrêt et jeta un coup d'œil à la foule qui les entourait à présent. Une dizaine d'individus dont les regards étaient tournés en direction du royaume.) En permettant à d'autres de pénétrer nos terres, nous craignons qu'on ne finisse par percer les secrets du territoire des Clowns. Et nous ne pouvons pas nous le permettre.

À nouveau, elle s'intéressa aux curieux. Elle se demanda s'il était vraiment prudent de poursuivre sur le sujet, avant de se rappeler qu'il ne s'agissait pas exactement d'un secret... un secret de polichinelle, plutôt. Il suffisait d'être un peu curieux pour en prendre connaissance.

Les mains croisées derrière le dos, elle se balançait doucement d'avant en arrière, une moue aux lèvres.

— C'est à cause de notre souverain... notre créateur. La légende veut que s'il venait à mourir, alors nous disparaîtrions avec lui. Aussi, vous comprenez... nous préférons rester prudents.

« C'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons créé ce marché : pour ne pas nous fermer totalement au reste du monde. Sans lui, nous n'aurions presque aucun contact avec l'extérieur.

De son petit groupe d'auditeurs s'élevaient des discussions. Parmi eux, un type à petites lunettes tirait sur sa barbe d'un air songeur et hochait la tête aux paroles d'un individu grand et décharné. De moins en moins à l'aise au milieu de ces inconnus, elle proposa à Romuald :

— Cela vous plairait-il de voir à quoi ressemble notre souverain ?

Et sans attendre de réponse, elle l'agrippa par la manche et le força à la suivre en direction des premiers stands.

Le marché était titanesque et, bien qu'une majorité de commerçants appartenait aux peuples de Porcelaine, on y trouvait toutes les ethnies, comme tous les royaumes. Des mages, des humains, des trolls, mais aussi quelques rares Merveilleux, réunis ici dans le seul but de faire des affaires.

Au bout d'une allée, Dolaine s'était arrêtée à un stand tenu par des Pantins. Roux et vêtus de vêtements aux motifs à carreaux, c'était toute une petite famille qui se dessinait derrière son comptoir, vendant des légumes frits en barquette, des parts de tartes et de tourtes, mais aussi du lait et de l'eau.

— Vous voyez, fit Dolaine en payant ce qu'elle devait pour ses légumes frits, ce marché est comme une sorte de terrain neutre. Tout le monde est autorisé à s'y rendre, même nos ennemis, à la condition de laisser les vieilles rancunes de côté et de ne pas causer de problèmes.

Ils reprirent leur marche, Dolaine seulement encombrée de sa barquette et de son sac à main ; Romuald chargé de leurs valises. Son parapluie à la main, il jetait des regards autour de lui, attentif à tout ce qu'ils croisaient. Envolé l'air grognon de ces derniers jours ! Il semblait être redevenu lui-même, jusque dans l'expression de curiosité enfantine qui se peignait sur ses traits.

— Malgré la réputation des miennes, les gens viennent des quatre coins du monde pour faire affaire avec nous. Il n'est même pas nécessaire d'avoir un stand pour cela : il suffit juste de payer un pourcentage à Porcelaine pour chacune de ses ventes. Bien sûr, il arrive fréquemment que certains resquillent, mais... je crois que la plupart sont honnêtes. Déjà parce que le pourcentage que nous réclamons est assez bas, et qu'il permet notamment à cet endroit de subsister, mais surtout parce que ceux qui sont pris à conclure illégalement des affaires sont chassés et priés de ne plus remettre les pieds ici durant quelque temps. Quelques-uns, même, ont été interdits à vie de notre territoire et, croyez-moi, nous savons retrouver les petits malins qui espèrent qu'au milieu de la foule, nous ne les reconnâtrons pas.

Elle goba tout rond un morceau de légume gorgé d'huile et, tout en mâchant, poursuivit :

— Pour ne pas avoir à payer de taxes, certains tentent de faire des affaires en dehors des limites du marché. Je ne sais pas où en est la situation aujourd'hui, mais il y a quelques décennies, Porcelaine le tolérait plus ou moins...

— Et vous dites que la cohabitation entre tous ces peuples ne pose aucun problème ?

Elle fit voler ses boucles blondes de gauche à droite.

— Non, je n'ai pas dit ça : je dis seulement qu'il leur est demandé de ne pas en créer. Mais des problèmes, il y en a, et même plus souvent qu'on ne le pense. Toutefois, Porcelaine fait de son mieux pour limiter les dégâts et elle est aidée en cela que la majorité a tendance à se tenir tranquille : comprenez que personne n'a vraiment envie d'être responsable de l'exclusion momentanée, sinon définitive, de son royaume.

« Tenez ! Vous voyez ces créatures ?

Les doigts gras et la bouche pleine, elle lui désignait un groupe d'individus massifs, recouverts de poils. Ils déchargeaient leurs marchandises d'une roulotte et, face à eux, un stand tenu par des Clowns.

— On les appelle des Grands Gris et la plupart du temps, on s'arrange pour les éloigner des

Clowns, mais... comme aujourd'hui, il arrive que ce ne soit pas possible. À l'heure actuelle, je crois que ce sont nos seuls ennemis actifs...

Elle se lécha les doigts. Une table, encore vide, était dressée juste devant la roulotte.

— Enfin, pour être tout à fait exacte, ce ne sont pas vraiment les ennemis de Porcelaine... pas même des Clowns en général, mais seulement de ceux des collines. (Puis, avec une grimace :) Et j'ajouterais qu'ils ne combattent que quelques clans des collines : ceux vivants sur le territoire du sud, juste au niveau de la frontière. (Disant cela, elle désigna les montagnes qui se dessinaient au loin.) Ils prétendent qu'il s'agissait autrefois de leur territoire et que les Clowns seraient venus le leur arracher. Une véritable obsession : cela fait plusieurs siècles qu'ils n'en démordent pas.

Elle eut un petit sourire en coin et ajouta :

— Le problème, voyez-vous, c'est que ce sont de vieilles histoires... de très, très vieilles histoires, trop vieilles pour que quiconque se souvienne de ce qui est vrai ou faux là-dedans. Car comme vous vous en doutez, les Clowns affirment que ces terres ont toujours été celles de leurs ancêtres, et ce avec la même obstination que les Grands Gris.

Songeur, Romuald contempla les dits Grands Gris. Bien plus grands que lui, il s'agissait de créatures toutes en muscles, possédant un long museau et des yeux en amande, d'un noir intégral. Leurs oreilles, qui rappelaient celles d'un âne, leur tombaient des deux côtés du visage. Vêtues de peaux de bêtes, elles avaient un poil gris, strié de bandes tirant sur le noir. Leur longue queue traînait sur le sol. Quelques bijoux rudimentaires complétaient leur tenue.

L'air peu aimable, elles faisaient de leur mieux pour ignorer les Clowns qui, de leur côté, le leur rendaient bien. L'une d'elles, toutefois, se dressait face à leurs voisins, les bras croisés sur son torse. Remarquant que Romuald le fixait, le Grand Gris retroussa les babines et fit un pas dans sa direction.

— Dis donc toi ! Qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça ?

Surpris, le vampire eut un mouvement de recul. Un éclat de rire échappa aux Clowns, ce qui eut pour effet d'hérisser les poils du Grand Gris.

— Fermez-la, sales crapules ! rugit-il en brandissant un poing menaçant dans leur direction.

— Venez, conseilla Dolaine en tirant sur la manche de Romuald, ne vous occupez pas de lui.

— Dis donc toi ! Tu crois que je ne t'ai pas entendue ?

Comme les Clowns se remettaient à rire, Romuald emboîta le pas à sa compagne. Au même moment, plusieurs Grands Gris se jetaient sur leur semblable pour lui intimer de se calmer.

Ils continuèrent leur route en direction des portes de Porcelaine, dépassant pour cela de nombreux stands et notamment plusieurs boutiques improvisées de vêtements, où une foule bigarrée se pressait. Tenues par des Poupées, on y exposait les dernières collections et accessoires féminins en vogue. On les détaillait avec intérêt, palpant, inspectant, et discutant d'éventuelles modifications.

— Malgré notre réputation, expliqua Dolaine alors qu'ils dépassaient un groupe d'acheteurs particulièrement bruyants, nos collections plaisent en territoires mortels... bien que la plupart des commerçants évitent de préciser d'où proviennent leurs marchandises.

Elle finit par s'arrêter devant une large et haute fresque, plantée au milieu du marché, presque à l'extrémité de celui-ci. Aucun stand ne l'encombrait et les gens s'attardaient de temps à autre dans

le secteur pour la contempler. Un peu plus loin, les portes massives du royaume de Porcelaine.

— Tenez, voilà notre souverain, dit-elle en lui désignant une créature à trois visages, placée au centre de la peinture.

Un lourd chapeau sur le sommet de son crâne unique, elle avait la peau tirant sur le violet, des yeux d'un blanc immaculé et des vêtements bariolés. Derrière lui, Porcelaine, ainsi que deux Pierrots de haute taille, un homme et une femme – dont les chapeaux n'étaient terminés que par un seul grelot, l'un partant à droite, l'autre à gauche. Deux autres grand Pierrots étaient visibles, ceux-là possédant des chapeaux à quatre branches. L'un se tenait tout près de la créature à trois visages, l'autre au milieu de représentants du royaume : Poupées, Pierrots, Pantins et Clowns de tous poils. Tout à droite, une étrange Poupée au teint bleu, solitaire.

— Bien que ce ne soit pas visible sur cette peinture, il possède en vérité quatre visages : un pour chaque peuple. On dit de lui qu'il est aveugle à ce qui l'entoure, car chacun de ses regards serait occupé à voir ce qu'il se passe bien plus loin, au sein de chaque royaume. (Elle se déporta sur le côté, afin de dépasser la fresque et, se mettant sur la pointe des pieds, se tordit le cou.) Mhh... on ne peut pas la voir d'ici, mais il habite une haute, très haute tour. Elle surplombe tout ce qui existe en Porcelaine : c'est le cœur même du royaume.

Sur la fresque, la tour en question était visible, juste à l'arrière du souverain. Une construction en pierres blanches, élégante. Romuald s'attarda un instant sur elle, avant de revenir au souverain. Avec ses paupières tombantes, il donnait l'impression d'être à moitié endormi, sinon absent.

— Et vous prétendez que si cette créature meurt, Porcelaine s'éteindra avec elle ?

Revenant à son compagnon, Dolaine approuva d'un signe de tête.

— Vous savez, notre souverain est une divinité. Nous étions ses jouets, ce jusqu'au jour où il nous donna la vie grâce à sa magie. C'est pourquoi nous pensons que s'il venait à disparaître, alors la magie qui nous anime s'évanouirait avec lui. Nous sommes si inquiets à ce sujet que sa demeure est truffée de pièges et de sorts de protection. Sur une centaine d'étages, il n'y en a que quelques-uns, et ce parmi les plus élevés, qui soient habitables.

Elle avait levé un doigt en direction du ciel et Romuald l'avait suivi du regard.

— Mais avec ces véhicules volants qui commencent à se développer, ne craignez-vous pas que l'on parvienne finalement à l'atteindre ?

D'amusement, le nez de Dolaine se retroussa.

— Oh, mais nous avons déjà tout prévu, répondit-elle en secouant le doigt. Les Clowns, notamment, possèdent plusieurs véhicules volants qui nous ont fait prendre conscience très tôt qu'un tel danger pourrait un jour nous menacer. Voilà pourquoi le dernier étage est protégé d'une barrière magique et, qu'aux quatre coins de la tour, des Pantins sont chargés de surveiller les cieux en permanence. Je vous l'ai dit, ce sont des inventeurs, des inventeurs mêmes très doués en ce qui concerne l'armement. Les canons qu'ils ont à leur disposition peuvent réduire en poussière quiconque tenterait de s'en approcher. Non, croyez-moi, les attaques célestes ne nous inquiètent pas...

En tout cas, pas pour le moment, songea-t-elle en enfournant un légume dans sa bouche, et peut-être même jamais, car, à ce qu'elle avait entendu dire, les Pantins planchaient sur des vaisseaux de guerre célestes.

— Vous savez, reprit-elle, chaque peuple de Porcelaine possède son propre système de

gouvernement. Les Pierrots ont leur royauté, les Poupées une grande prêtresse, les Clowns divers chefs de clans et les Pantins leur démocratie. Malgré ces différences, nous reconnaissons tous l'autorité du roi. Sa parole est sacrée pour nous, aussi sacrée que celle d'un père.

Comme ses doigts étaient couverts de sel et de graisse, elle se mit à les lécher. Romuald baissa les yeux dans sa direction.

— Même pour les Poupées ? questionna-t-il.

Surprise, elle eut un haussement de sourcils.

— Comment cela ?

— Eh bien... vous dites que sa parole est aussi sacrée que celle d'un père, mais... je croyais que les vôtres révéraient cette démonsse du nom de Moloch.

— Ah ! Oui... enfin, non, c'est un peu plus compliqué que ça : nous autres, Poupées, reconnaissons le roi comme notre créateur. Seulement, nous pensons qu'il n'a pas été le seul à nous concevoir et que s'il représente notre père, alors Moloch est notre mère.

Avec une moue, Dolaine lui décocha un coup d'œil. Bien que la conversation paraissait l'intéresser, elle remarqua que la fatigue avait recommencé à marquer ses traits.

Romuald laissa son regard aux paupières de plus en plus lourdes balayer la fresque. Il crut y reconnaître Moloch dans une silhouette perdue au milieu de la brume située en bas de celle-ci. Des cheveux d'un rouge sang et une peau foncée, mais aussi des yeux jaunes et rieurs.

Puis il s'intéressa à l'étrange Poupée bleue. Le grand Pierrot, à la droite du souverain, semblait la désigner du doigt. Il donnait même l'impression de la chasser.

— Et elle ?

Il eut un mouvement du menton, que Dolaine suivit. Elle avait fini de dévorer le contenu de sa corbeille et, les joues rondes, répondit :

— Oh, elle ! Ce n'est rien qu'un mythe.

Elle mâcha furieusement ce qu'elle avait en bouche, avant de l'avaler. Quand elle reprit la parole, sa voix était quelque peu étranglée :

— En fait, on l'appelle... ou plutôt, on appelle les siennes des Poupées de Cristal. Une erreur du roi... la seule véritable qu'il aurait commise. La légende veut qu'il les ait chassées du royaume après avoir pris conscience de leur monstruosité. Elles se seraient évanouies dans la nature et plus personne ne les aurait jamais revues.

— Étaient-elles si terribles ?

— Terribles ? Je ne sais pas si c'est exactement le mot... cruelles serait plus juste. Elles se nourrissaient presque exclusivement d'énergie vitale et, en cela, elles ne faisaient aucune différence entre les peuples de Porcelaine et le reste du monde. Certains prétendent même qu'elles se dévoraient entre elles.

Elle retourna sa barquette et la secoua, faisant tomber des miettes à terre.

— Mais comme je vous l'ai dit, ce n'est qu'un mythe : rien ne prouve qu'elles aient réellement

existé et même le grand Bael (Elle désigna le Pierrot près du roi.) en doute.

Au même instant, les portes de Porcelaine s'ouvrirent pour laisser passer une troupe de Poupées à dos de poneys. Elles étaient accompagnées par des Pierrots à pied, tenant appuyées contre leurs épaules de longues lances. À leur tête, une Poupée aux longs cheveux blonds dont la silhouette fit battre plus fort son cœur. L'espace d'un instant, elle crut qu'il s'agissait de sa sœur, mais non... rien de plus qu'une simple ressemblance.

— Je crois que nous devrions..., commença-t-elle en revenant à Romuald.

Mais le changement qui s'était opéré chez lui la rendit muette. Prise d'un frisson, elle se surprit à reculer : il avait le regard fixé en direction de la foule qui allait et venait derrière eux. Son expression était glaciale et elle crut retrouver le Romuald qui, à Mille-Corps, s'était laissé envahir par la colère.

— Heu... Romuald ?

Elle rechignait à le toucher et ce fut donc avec beaucoup d'appréhension qu'elle vint poser sa main sur son bras. Le regard qu'il braqua sur elle la fit bondir en arrière. Elle ouvrait la bouche pour le supplier de se calmer, quand il sembla revenir à lui.

— Oui ? Vous disiez quelque chose ?

Dans sa poitrine, Dolaine sentait son cœur battre furieusement et eut du mal à reprendre le contrôle de ses émotions.

— Je..., commença-t-elle, d'une voix tremblante et la gorge sèche. Je... (Elle prit une longue inspiration, avant de poursuivre :) Vous êtes sûr que tout va bien ?

Et comme il la contemplait sans comprendre, elle poussa un soupir et secoua la tête.

— Vous savez, ce n'est vraiment pas agréable de voyager avec vous en ce moment !

Partie 3

4

— Alors c'est vrai ce qu'on raconte ? Tu as été choisie pour le sacrifice ?

Dolaine leva les yeux vers Raphaël. Assis derrière elle, en haut d'une clôture, il la fixait en balançant ses pieds dans le vide. Le ciel était bleu, envahi de gros nuages cotonneux.

Installée sur un coin d'herbe, un livre ouvert sur ses cuisses, elle pouvait voir un chemin de terre s'étirer un peu plus loin. À l'horizon, des champs et des pâturages, au milieu desquels des bâtiments de ferme se dessinaient. Dans le pré juste derrière eux, des vaches paissaient.

Pour l'anniversaire de l'oncle Sylvestre, sa famille avait fait le voyage jusqu'au territoire de l'est. L'homme, qui était le cadet de son père, vivait ici avec sa femme et son fils unique, Raphaël, où il était propriétaire d'un petit complexe agricole. Seule sa sœur avait refusé de se joindre à eux, prétextant d'autres engagements.

Remettant une boucle de cheveux derrière son oreille, Dolaine approuva d'un hochement de tête.

— Et ça ne te dégoûte pas de devoir faire ça ?

Elle le fixa, d'abord interloquée. Il affichait un air buté, presque boudeur. Plus jeune, elle venait passer une bonne partie de ses vacances ici, si bien qu'elle avait appris à voir clair dans chacune de ses mimiques. Elle comprit que la nouvelle lui déplaisait. Même, qu'il la trouvait scandaleuse.

— Pourquoi voudrais-tu que ça me dégoûte ? Au contraire, c'est un honneur !

— Un honneur, grommela-t-il, le nez baissé en direction du sol. Alors pour toi, commettre un meurtre est un honneur ?

Son hostilité était à ce point perceptible qu'elle s'en étonna :

— Qu'est-ce que tu racontes ? Nous mangeons ce que nous tuons, non ? Aussi quelle différence avec ces vaches et ces poules que vous abattez ?

Presque choqué de la comparaison, il redressa vivement la tête. Les grelots qui pendaient aux extrémités de son chapeau tintèrent.

— Ça n'a rien à voir !

— Ah oui, vraiment ?

Il ouvrit la bouche pour répliquer, avant de se raviser et de se renfrogner. Elle le laissa boudier un instant, pensant qu'il finirait bien par se décriper. Une minute s'écoula, puis deux, avant qu'elle ne laisse échapper un soupir. Lassée d'attendre, elle retourna à son livre en concluant :

— De toute façon, tu ne peux pas comprendre : après tout, tu es à moitié Pantin.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Mon père pense comme moi et lui ses parents sont Pierrot et Poupée.

Tournant la page qu'elle lisait, elle répondit :

— Oui, mais ta mère est Pantin. Aussi j'imagine que ton père a fini par adopter sa façon de penser.

— Non, c'est faux ! s'insurgea Raphaël en se penchant en avant, ses deux mains agrippées à la planche où il était installé. Il n'a jamais aimé ça, il a toujours trouvé cette coutume stupide. Et même ton père, si tu veux tout savoir, partage son point de vue.

De surprise, Dolaine releva les yeux sur lui.

— Tu racontes n'importe quoi : je n'ai jamais entendu mon père se plaindre de nos traditions.

— Bien sûr ! Il n'est pas fou, il ne va certainement pas s'y opposer publiquement avec ta mère et...

— Laisse ma mère tranquille !

— ... l'environnement dans lequel vous vivez, poursuivit obstinément son cousin. Vous autres, habitants du nord, on sait bien que vous êtes des fanatiques religieux : avoir un avis différent du vôtre est dangereux.

L'espace d'un instant, Dolaine hésita entre se fâcher et se disputer avec lui ou bien se lever et le planter là. Elle fut sur le point d'adopter la seconde solution, avant de prendre conscience que les propos de Raphaël l'avaient bien plus ébranlée qu'elle ne l'imaginait. Incapable de se redresser, elle déclara, d'une voix où perçait toutefois le doute :

— Mon père est fier de moi.

— Et moi je te dis que non.

— Ah oui ? Et comment peux-tu en être aussi sûr ? Tu lui as posé la question, peut-être ?

— Non... non, mais je les ai entendu discuter... ton père et le mien. À propos de toi et de cette histoire de sacrifice. Ils devaient penser qu'ils étaient seuls, mais... enfin, crois-moi, ton père n'est pas du tout content que ça te soit tombé dessus.

Elle sentit ses doigts se crispier sur la couverture de son livre.

— Tu mens !

— Qu'est-ce que ça me rapporterait ?

Et comme elle ne répondait pas, se contentant de le fixer d'un regard sombre et dangereux qui le fit se tasser sur lui-même, il ajouta, tout en détournant les yeux :

— Tout ce que je dis, moi, c'est que ça ne me plairait pas que quelqu'un vienne enlever mes enfants pour les manger. Et si tu avais un minimum de compassion, tu essaierais de te mettre à la place de ceux que vous vous apprêtez à sacrifier pour votre stupide cérémonie.

Refusant d'en entendre davantage, Dolaine se redressa vivement.

— Oh, ferme-la Raphaël ! Tu ne sais absolument pas de quoi tu parles !

⊠O⊠

Dolaine ouvrit les yeux. Elle s'était assoupie à son bureau, face à la lettre qu'elle rédigeait à l'intention de Raphaël et de Mistigri. La joue écrasée contre son poing, elle battit des paupières, avant de les plisser, agressée par la lueur de la lampe de chevet qui brillait à ses côtés.

Le reste de la pièce était plongé dans le noir. À l'extérieur, la nuit était tombée depuis longtemps et, dans la chambre d'en face, Romuald devait déjà dormir.

Longuement, elle s'étira et ses yeux se baissèrent sur son mollet droit. À l'emplacement où le zombie l'avait mordue quelques semaines plus tôt, une vilaine cicatrice. Elle ramena sa jambe à elle et suivit du doigt la balafre. Ce n'était pas très joli à voir. Pas joli du tout, même. Adieu les chaussettes courtes, elle devrait, à l'avenir, se contenter de chaussettes montantes en toutes saisons, sinon de collants.

Agacée, elle retroussa le nez et se leva pour aller ouvrir la fenêtre. Un vent glacial s'engouffra dans la pièce et, frissonnant, elle replia ses bras autour d'elle. Au loin, Porcelaine formait une silhouette familière, quelque peu inquiétante, mais surtout chargée de nostalgie.

À sa vue, une sorte de quiétude s'empara d'elle. Car bien que les lieux soient hantés par de mauvais souvenirs, ses racines restaient ses racines et, elle pouvait bien se l'avouer, son royaume lui avait manqué.

Pas dit, toutefois, qu'elle serait capable d'en franchir les portes. La blessure demeurait vive et, bien que l'envie de revoir les rues de son enfance la tirait, comme celle de se mêler de nouveau à une société qui était la sienne, elle savait qu'elle n'en aurait pas le courage. Pas encore... et peut-être même jamais.

S'accoudant à l'encadrement de la fenêtre, elle songea à sa famille. Qu'étaient devenus ses parents depuis tout ce temps ? Sa sœur, de ce qu'elle avait cru comprendre, avait réussi une belle carrière, ce malgré les nombreux obstacles qui l'avaient empêchée d'aller aussi loin qu'elle l'espérait. Mais ses parents... Aux dernières nouvelles, ils avaient quitté les terres du nord, pour gagner celles de l'est. Mais l'information datait de quelques années déjà et elle ignorait tout de leur situation actuelle. Mêmes les lettres que recevait de temps à autre son cousin n'étaient pas très claires à ce sujet. Et comme aucun membre de sa famille n'avait jamais cherché à reprendre contact avec elle...

Pourtant, ils savaient où elle vivait. Au moins parce que Raphaël, lui, n'avait jamais perdu ses parents de vue. Ils lui écrivaient une ou deux fois dans l'année, et lui en faisait de même de son côté.

Sa famille, c'était une autre histoire ! Après les événements qui devaient jeter l'opprobre sur ses membres, c'était comme s'ils l'avaient définitivement effacée de leur existence. Elle pouvait comprendre leur colère, et ne s'étonnait pas que sa mère, encore moins sa sœur, n'aient jamais cherché à lui écrire. Mais que son père se range de leur côté... qu'il agisse de la sorte alors qu'il lui avait semblé comprendre son choix et avait été le premier à prendre sa défense et à chercher à l'éloigner de ceux qui lui voulaient du mal... que ce père dont elle avait, pendant des années, espéré le moindre signe de vie puisse ainsi l'ignorer... vraiment, ça lui faisait mal.

Le soupir qui lui échappa forma un nuage de fumée blanche qui brouilla momentanément son regard. À présent, ce n'était plus de la joie qu'elle ressentait à être ici, mais une douleur lancinante, qui prenait naissance au niveau de sa poitrine. S'attarder à Porcelaine serait sans doute une erreur... dès le lendemain, ils reprendraient leur route.

5

Romuald se redressa sur son lit en suffoquant. Une main crispée contre sa gorge, il se courba en avant et ferma les yeux sur un long gémissement. Un tremblement s'empara de lui, qu'il eut toutes les peines du monde à apaiser.

Il ne tiendrait plus très longtemps ainsi... il était arrivé au bout de ses limites et s'il ne faisait rien pour calmer le monstre qui grondait en lui, il savait qu'il perdrait tout contrôle.

Bien sûr, ce n'était pas prudent. Dans son état, le pire pouvait arriver, mais... mais il n'avait pas le choix. Non, il n'avait plus le choix ! Il lui fallait se nourrir... vite... trouver une victime consentante, avant qu'il ne soit trop tard.

Il déglutit.

Les Trolls... voilà ce dont il avait besoin ! Certains étaient en ville et s'il pouvait remettre la main sur l'un d'entre eux... s'il lui expliquait sa situation... s'il lui rappelait les liens qui, autrefois, unissaient leurs deux peuples, alors il pourrait éviter les drames !

D'un revers de la main, il s'essuya le front et se leva. Il attrapa sa robe, qui pendait au bout de son lit, l'enfila et, quoique toujours un peu tremblant, alla tirer les rideaux et ouvrir la fenêtre. L'air glacial qui s'engouffra dans la chambre lui fit un bien fou et il resta un moment à savourer sa caresse, avant de se pencher à l'extérieur : pas un rat charpateur en vue.

Satisfait, il enjamba la fenêtre et, après une hésitation, se laissa tomber dans le vide...

6

— Romuald ? Dites, vous êtes réveillé ?

Dolaine faisait face à la porte de son compagnon, dans le couloir étroit de leur auberge. Lavée, habillée, reposée, il ne lui restait plus qu'un besoin à assouvir : celui de se remplir l'estomac.

— Écoutez, je vais aller prendre mon petit déjeuner. Voulez-vous que je vous rapporte de quoi vous nourrir avant ?

Elle marqua un silence, pendant lequel elle attendit une réponse qui ne vint jamais. Les sourcils froncés, elle se pencha en direction du battant et y colla l'oreille, attentive. Pas un bruit, pas le moindre signe de vie. Agacée, elle se redressa et, retroussant le nez, tapa avec force contre la porte.

— Romuald ? Allons, debout !

À nouveau, seul le silence lui répondit. Perdant patience, elle porta une main en direction de la poignée... et constata que la porte n'était pas fermée à clef.

— Dites, vous pourriez me répondre !

Mais à peine avait-elle fait un pas dans la chambre qu'elle se figea : de son compagnon, aucune trace.

Le lit était défait, la salle de bain vide et, à cause de la fenêtre laissée grande ouverte, il y faisait un froid de canard. Les bras repliés autour de son corps, elle frissonna et nota, non sans un certain soulagement, que les bagages du vampire étaient toujours là, au chevet du lit. Signe qu'il ne l'avait pas abandonné sans l'en avertir.

Son absence n'en demeurait pas moins anormale. Car enfin, elle ne voyait pas où il aurait pu aller à cette heure, encore moins sans elle.

Troublée, elle regagna le couloir et referma derrière elle. Non, tout ceci ne lui ressemblait pas. Jamais encore il ne s'était aventuré où que ce soit sans l'en avertir au préalable.

Alors quoi ? Était-il sorti pour se nourrir ? Était-ce parce qu'il craignait de la déranger qu'il n'avait pas jugé utile de l'en informer ? Oui, ça lui ressemblerait bien, mais...

De plus en plus troublée, elle gagna le rez-de-chaussée.

À cette heure, l'auberge était noire de monde et l'on y petit déjeunait avec animation. Surtout des voyageurs humains, au milieu desquels se mêlaient quelques natifs. Après s'être assurée que Romuald ne se trouvait pas dans le coin, elle chercha l'aubergiste du regard, un Pantin à la barbe fournie qui ne semblait jamais se séparer de sa pipe. L'avisant derrière son comptoir, elle se décidait à aller l'interroger quand une conversation, derrière elle, attira son attention :

— J vous jure, un vampire. Une saloperie de vampire ! Le jeune a bien failli y passer, à ce qu'on raconte.

Elle se retourna et découvrit un groupe d'hommes, humains, réunis autour des restes d'un repas. L'un avait croisé ses bras musclés et affichait une mine franchement hostile. Il émit un bruit de bouche méprisant.

— Cette racaille ! Je comprends pas qu'on puisse les accepter dans le coin.

La suite de l'échange lui échappa, car son monde se mit à chavirer et un voile noir lui passa devant le regard. Ce n'était pas possible... ce n'était tout de même pas ce qu'elle croyait !

À la façon d'un automate, elle se rapprocha du groupe. Il lui semblait évoluer comme dans un rêve, sans être vraiment maîtresse de son propre corps.

Et ce fut d'une voix blanche qu'elle questionna :

— Qu... qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Partie 4

7

Imbécile ! Imbécile ! Mais quel imbécile !

Dolaine arpentait les rues du marché avec l'impression horrible que le drame était sur toutes les lèvres.

Juste après que les humains aient terminé de lui expliquer l'affaire, deux soldats Pierrots avaient fait leur apparition dans l'auberge. Elle les avait vus se diriger vers l'aubergiste et devina, au regard que lui avait lancé celui-ci, qu'ils étaient là pour Romuald. N'ayant aucune envie qu'on l'arrête pour complicité, elle avait fui les lieux sans même avoir le temps de prendre un manteau avec elle.

Un manque qui se faisait cruellement ressentir. Car bien que le soleil brilla dans le ciel, les températures restaient glaciales. Seulement, impossible de faire demi-tour : elle devait retrouver Romuald avant la garde de Porcelaine.

La question restait : où chercher ? Qui interroger ? Il pouvait être n'importe où, et le marché perpétuel était si vaste, ses alentours suffisamment généreux en cachettes naturelles, qu'elle s'en sentait découragée par avance.

Elle s'arrêtait au milieu d'une allée pour réfléchir, quand elle avisa un groupe de Poupées à dos de poneys. Des soldates qui s'entretenaient avec un groupe de Pierrots. À leur tête, une Poupée blonde aux longs cheveux qui ondulaient sur ses épaules et dans son dos. La même qui, la veille, l'avait tant troublée à cause de sa ressemblance avec sa sœur aînée.

Comme si elle avait deviné son regard, cette dernière leva les yeux dans sa direction.

Un peu trop vivement, Dolaine se détourna et reprit sa route d'un pas raide. Priant intérieurement pour qu'on ne lui emboîte pas le pas...

8

— Un vampire, vous dites ?

Dolaine approuva d'un signe de tête. Le Pantin qu'elle interrogeait tenait un stand de tissus avec sa famille. Installé sur un tabouret, les jambes écartées et les bras croisés, c'était un individu barbu, à chemise à carreaux.

D'une main, il se frotta le menton.

— Oui... j'en ai vu un dans le coin pas plus tard que la veille. (Du doigt, il désigna l'allée encombrée derrière Dolaine.) Il se baladait là, en plein jour, comme s'il se moquait du soleil. Un drôle de spectacle, ça je peux vous le dire !

Dolaine, frigorifiée, avait replié ses bras autour de son corps et claquait des dents.

Elle insista :

— Et depuis ?

— Depuis ? répéta l'homme. Depuis, pas revu... surtout pas après cette histoire. Que ce soit lui ou un autre, j'imagine qu'il a décidé de se faire discret. (Puis il secoua la tête en écartant les mains.) En tout cas, c'est ce que je ferais à sa place.

Sa femme, une petite rousse un peu boulotte, était assise près de lui. Sur ses genoux, un enfant emmitouflé dans des couvertures, qu'elle berçait.

— Je crois qu'il était accompagné d'une Poupée, dit-elle.

Dolaine se raidit. L'homme, lui, prit un air songeur.

— Ça me dit rien... t'es bien sûre de toi ?

En réponse, sa femme secoua la tête. L'enfant dans ses bras dormait, la tête pendant dans le vide. Elle la lui redressa d'une main, avant de répondre :

— Non... je sais juste que je les ai vus tous les deux... mais peut-être qu'il lui demandait un renseignement.

À cause du froid, elle avait les joues, mais aussi le bout du nez rouges. Peu convaincu, son mari se massait le menton.

— Ce que je peux vous dire, reprit-il en revenant à Dolaine, c'est que tout ça n'est pas bon pour les affaires. Si les humains venaient à s'imaginer qu'il y a un nid de vampires dans le coin, ils ne voudront plus mettre les pieds ici... et ça, voyez, ce serait notre ruine !

Là-dessus, il fut dérangé par l'arrivée d'un client et s'excusa pour aller s'en occuper. Dolaine qui, de toute façon, n'avait plus rien à lui demander, remercia sa femme et s'apprêtait à reprendre sa route, quand un groupe de religieuses passa devant elle.

Évoluant deux par deux, la tête enveloppée dans un voile blanc qui rappelait celui de Nya, elles la dépassèrent sans sembler prêter attention à ce qui les entourait. Ignorant même les regards qui se tournaient dans leur direction et qui n'étaient pas toujours emprunts de sympathie.

La gorge nouée, Dolaine y porta une main et partit dans le sens inverse du groupe : leur simple vue faisait remonter en elle de douloureux souvenirs...

□O□

Le jour du sacrifice, deux prêtresses vinrent la chercher chez elle. Le soleil n'était pas encore

levé et c'est les paupières lourdes de sommeil que Dolaine les avait suivies jusqu'au temple. Là, dans une petite pièce servant aux ablutions, on lui avait présenté un baquet, rempli d'une eau chaude parfumée et sur la surface de laquelle flottaient quelques morceaux de plantes. Son bain terminé, elle fut vêtue de la longue robe blanche des novices, aux manches décorées de broderies rouges ; puis coiffée par une sœur. La chose faite, on l'avait conduite jusqu'aux appartements de la grande prêtresse.

La femme occupait un appartement de belle taille, situé au sein du temple lui-même. Vêtue de noire, elle occupait la place de dirigeante du culte, rôle qui lui offrait toute autorité sur le reste de la population des Poupées. Les paupières fardées de sombre, elle avait les traits fatigués et des pattes-d'oie aux coins des yeux. On la disait âgée de près de cent cinquante ans et ses cheveux gris étaient pour l'heure dissimulés sous un voile.

À l'entrée de Dolaine, elle se trouvait dans le salon, les rideaux encore tirés et un feu ronflant dans la cheminée. Faisant face à un copieux petit déjeuner déjà bien entamé, elle avait fait signe à la jeune femme de prendre place dans le fauteuil voisin et l'avait longuement entretenue sur le caractère crucial de son rôle à venir, lui rappelant avec une insistance un peu menaçante ce que le culte, mais aussi la société, attendait d'elle. La chose terminée, elle lui avait posé une main sur le sommet du crâne et dit :

— À présent, rendez-vous aux cuisines et demandez à ce que l'on vous donne de quoi vous restaurer.

Dolaine s'était inclinée, avant de quitter la pièce.

Une fois de retour dans le couloir, et livrée à elle-même, sa nervosité ne tarda pas à croître au point d'en devenir insupportable. Car ce n'était pas seulement la réussite des festivités qui reposait sur ses épaules, mais également l'honneur de toute sa famille. Qu'elle s'y prenne de travers, qu'elle fasse honte à Moloch, et les conséquences seraient désastreuses pour ses proches.

Sentant une boule au niveau de son estomac, elle y portait une main, quand elle se rendit compte qu'elle ne savait pas bien où ses pas l'avaient menée.

Tout ici était construit sur le même modèle. Des murs blancs, hauts de plusieurs mètres. Le sol en dalles formait des mosaïques complexes. Quelques fresques étaient visibles en haut et en bas des murs, dessinées avec une minutie perfectionniste. Le plafond formait, aux quatre coins cardinaux du lieu, des dômes où d'impressionnantes peintures s'exhibaient.

Une main portée à sa poitrine, elle se tourna et se retourna, sans apercevoir qui que ce soit susceptible de l'aider. De plus en plus mal à l'aise, elle reprit néanmoins sa route, bientôt rattrapée par des murmures.

S'arrêtant de nouveau, elle tendit l'oreille. Elle avait atteint un endroit du temple particulièrement excentré. Les loupiotes fixées le long des murs, alimentées par la magie, déversaient une lueur terne, tamisée, donnant au lieu des allures assez peu accueillantes.

Les voix, presque des chuchotements, provenaient d'une porte, sur sa gauche. Elle s'en approcha et, après avoir frappé, ne reçut en réponse qu'un silence tendu. De plus en plus intriguée, elle frappa de nouveau et appela :

— Excusez-moi ?

Cette fois, ce fut un chapelet de gémissements et de cris qui lui parvinrent. Emprunts d'un tel affolement, d'une telle douleur, qu'elle sentit la panique s'emparer d'elle.

Par Moloch, qu'est-ce que c'est que ça ?

Toutes précautions oubliées, elle fit violemment coulisser la porte sur le côté et se retrouva dans une pièce sombre, à l'odeur effroyable. L'éclairage du couloir n'était pas suffisant pour lui permettre d'en voir l'intégralité. Toutefois, le peu qu'elle parvint à distinguer lui glaça le sang.

Des cages... minuscules et entassées les unes sur les autres, dans lesquelles des enfants étaient retenus captifs. De jeunes enfants, des deux sexes, sales au possible. Ils n'avaient même pas la place de se redresser, encore moins de se déplacer. Ils se tordaient pour l'apercevoir, écrasant pour cela leurs voisins. Des mains suppliantes se tendirent dans sa direction. Des larmes, des yeux rougis, pour beaucoup. D'autres semblaient comme victime de catatonie. Ils restaient là, le regard vitreux, se laissant bousculer sans jamais réagir. Un haut-le-cœur l'a pris et elle porta une main à ses lèvres en reculant.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Dolaine se retourna, les yeux écarquillés. Face à elle, une prêtresse aux traits sévères. Nerveuse, elle bafouilla :

— Je... je... je me suis perdue... je... la cuisine ?

Après l'avoir scrutée de façon inquisitrice, la femme parût se détendre. Sans pour autant se départir de son air sévère, elle dit :

— Tu es dans le mauvais couloir, ma petite. Viens, je vais te guider...

Et Dolaine, après un dernier regard pour la pièce et ses victimes, lui emboîta le pas.

9

— Hé toi !

Intérieurement, Dolaine jura. Impossible de fuir ! Les Poupées étaient déjà sur elle et arrêtaient leurs poneys. La blonde à leur tête la toisa.

— On raconte que tu poses beaucoup de questions sur ce vampire. Pourquoi ?

La gorge nouée, Dolaine croassa :

— Je...

— Il paraîtrait même, l'interrompit l'autre, que cette créature est arrivée ici en la compagnie d'une Poupée. Est-ce pour cette raison que tu le cherches ? Est-ce toi qui l'as guidée jusqu'ici ?

Par prudence, Dolaine préféra se passer de répondre et, les poings serrés, se contenta de fixer la blonde. Derrière cette dernière, une Poupée brune en faisait de même pour elle. Elle lui rendit son regard, avant de détourner les yeux. La blonde poursuivit :

— J'espère que tu es consciente d'être au moins aussi responsable qu'elle dans ce qui vient de se passer ? (Sa voix claquait à la manière d'un fouet et, sur son visage, un agacement de plus en plus visible.) Qu'avais-tu en tête en t'acoquinant avec pareille engeance ? N'as-tu donc aucune fierté ?!

Au moins aussi agacée que son interlocutrice, Dolaine redressa fièrement le menton. Mais avant qu'elle ne puisse cracher la réponse qui lui brûlait les lèvres, la brune tendit un doigt dans sa direction.

— Ah ! fit-elle, attirant l'attention du reste de ses collègues. Dolaine ! Tu es Dolaine, pas vrai ?

Pour la concernée, ce fut comme si le monde s'effondrait sous ses pieds.

— Ne me dis pas que tu ne te souviens pas de moi ? poursuivit l'autre, une main plaquée contre sa poitrine. Ludi ! Nous étions dans la même classe en cours supérieurs.

Ludi... Ludi... oui, ce nom lui disait quelque chose. Elle revoyait une petite brune, un peu ronde à l'époque. Elle s'installait toujours au fond de la classe, parfois juste derrière elle. Une pipelette de la pire espèce, jamais à court de ragots ou de bavardages futiles.

Sur sa selle, Ludi s'était penchée en avant.

— Alors, ce qu'on raconte est vrai ? Tu as vraiment quitté le royaume ? Et moi qui pensais que tu t'étais enfuie chez les Clowns.

Incapable de répondre, Dolaine se contenta d'ouvrir bêtement la bouche. La respiration laborieuse, c'était comme si une nuée de mouches bourdonnait à ses oreilles. Elle se sentait mal, vraiment très mal et, l'espace d'un instant, elle craint même de s'effondrer.

La soldate blonde ne la fixait plus. Elle s'était tournée en direction de Ludi, pour l'interroger du regard. Cette dernière émit un gloussement, heureuse de voir l'attention générale se porter sur elle. Puis, d'un ton presque conspirateur, elle dit :

— Mais oui, vous savez bien... je vous en ai déjà parlé ! C'est cette Poupée, celle qui a apporté la honte sur sa famille.

La main portée devant sa bouche ne parvenait pas à masquer entièrement son sourire. Ses yeux avaient pris une courbe rieuse et un rosissement d'excitation naissait au niveau de ses joues. Autour d'elle, ses compagnes poussèrent des exclamations.

— Tu veux dire..., commença l'une d'elles.

— Celle qui s'est détournée de la dévoreuse ? termina une autre, à laquelle Ludi répondit par un hochement de tête.

— Celle-là même !

Alors, les exclamations se transformèrent en murmures indignés. Les regards s'assombrirent, se firent menaçants et dégoûtés, et même Ludi fixait à présent Dolaine comme si elle n'avait plus qu'un désir : celui de lui cracher au visage.

— Je comprends mieux, fit la soldate blonde en revenant à elle. Oui, je comprends mieux pourquoi cette chose fricote avec toi... (Puis, se redressant sur sa selle, comme pour mieux l'intimider.) Aussi, écoute-moi bien : si tu parviens à remettre la main sur ce vampire avant nous, je te conseille de quitter Porcelaine sans attendre. Tu m'as bien comprise ? Nous ne voulons pas de gens comme vous ici.

Et, à l'intention de ses subordonnées :

— Allons !

Sans plus lui accorder d'attention, le groupe dépassa Dolaine.

La tête basse, cette dernière mit un moment à reprendre le contrôle de ses émotions. Les poings serrés, elle se mordit la lèvre. Elle sentait remonter en elle de vieilles angoisses... des souvenirs, surtout ceux d'humiliations. Le teint blafard, elle ferma les yeux et chercha à refouler son passé. Refouler les flashes douloureux qui tentaient de s'imposer à sa raison.

Au même instant, elle sentit qu'on lui tirait la manche.

Dans un sursaut de panique, elle se retourna et se retrouva nez à nez avec un Clown. Des cheveux composés de tresses emmêlées, ternes, parsemés d'ossements et de plumes. Ses lèvres, peintes dans un marron terreux, s'étirèrent en un large sourire. Un représentant du peuple des forêts.

— Amie du vampire, lui dit-il, sur un ton qui était davantage une affirmation qu'une question. Suis-moi !

Partie 5

9

La salle de prière était bondée.

Bien qu'il en existait d'autres à travers Porcelaine, ce temple attirait de nombreux fidèles chaque année. Mais malgré sa taille conséquente, il n'y avait jamais assez de place pour accueillir tous ceux qui souhaitaient assister au sacrifice, obligeant beaucoup à rester à ses portes, en une masse grouillante et tendue.

Des bancs, installés en arc-de-cercle tout autour de l'autel, étaient séparés par des allées, elles-mêmes bondées par ceux n'ayant pu trouver de place assise. Aux balcons, il était difficile de respirer, tant on se poussait, on s'agglutinait, désireux d'avoir la meilleure vue possible.

On accédait à l'autel par une série de marches, menant à une plate-forme en pierre lisse. La grande prêtresse s'y tenait déjà, face à un puits creusé au centre de l'espace. Entouré par un anneau fait de dorures et d'inscriptions, ce dernier s'ouvrait sur des ténèbres vertigineux. Pour l'instant obstrué par une grille, la légende voulait qu'il descende jusqu'aux enfers et, plus précisément, jusqu'à Moloch elle-même. C'était en partie à cause de sa présence qu'on venait si nombreux chaque année.

Derrière la grande prêtresse, deux rangées silencieuses de sœurs, au milieu desquelles Dolaine sentait monter sa nervosité. Dans leur dos, recouvrant la quasi-totalité du mur, un vitrail immense, représentant Moloch qui, étendue de tout son long sur un lit de flammes, souriait à l'assemblée.

Presque nauséuse, Dolaine se tordait les mains. Ce serait bientôt son tour, mais elle ne se sentait pas prête. Pire que tout, elle aurait préféré se trouver ailleurs et souffrait de ne pouvoir tourner les talons pour fuir. Elle en avait du mal à respirer et craignait de s'évanouir à tout moment.

Sur un geste de la grande prêtresse, la bouche des enfers fut finalement ouverte et, venant de la gauche et de la droite de la salle, des sœurs, sur les épaules desquelles reposaient de larges plateaux circulaires, recouverts de fleurs. La procession se dirigeait en direction de l'autel, silencieuse et solennel. Au moment où leur supérieure laissait tomber la première fleur dans le puits, elles vinrent, l'une après l'autre, y déverser leur chargement.

Les abords de l'orifice ne tardèrent pas à être jonchés de fleurs, que l'on piétinait sans y prêter attention.

Continuant de se tordre les mains, Dolaine ferma les yeux, désireuse de chasser son malaise.

Des exclamations, poussées par la foule, lui firent rouvrir les yeux. Deux sœurs traînaient à présent une enfant en direction du puits. Une fillette droguée, à peine consciente. Lavée et apprêtée,

on la força à s'agenouiller près du trou et, tout en la soutenant par les bras pour l'empêcher de tomber en avant, on la força à se tenir droite. Seule sa tête continuait de ployer en direction du sol, comme si son cou ne la soutenait plus.

Le spectacle ne fit qu'aggraver son malaise.

Une sœur s'approcha pour lui présenter, sur un coussin, le couteau rituel. Une arme au manche finement décoré, bien différent de celui qu'on lui avait fait utiliser, au cours de la semaine passée, afin de lui enseigner les gestes à accomplir pour le sacrifice.

À sa vue, elle tressaillit et, presque en panique, fit le tour de la salle du regard, à la recherche d'un visage connu.

Au premier rang, elle aperçut sa mère et sa sœur. Mais de son père, aucune trace.

Elle sentit son cœur se serrer douloureusement et, la respiration coupée, continua de le chercher. Elle ne parvenait à y croire... ne pouvait imaginer qu'il ne puisse être là, en un tel jour, et pourtant... pourtant, elle ne rêvait pas ! Son père demeurerait invisible.

À cet instant, les paroles de Raphaël lui revinrent en mémoire. Il avait affirmé qu'il désapprouvait cette cérémonie... mais non, ce n'était pas possible ! Une autre explication se cachait forcément derrière cette absence !

Un coup de coude vint lui maltraiter les côtes.

— Qu'attendez-vous ? lui chuchota une voix agacée.

Revenant à la réalité, Dolaine battit des paupières et jeta un coup d'œil à sa voisine de gauche, avant de porter les yeux sur le couteau. Un peu plus loin, l'attention de la grande prêtresse et de son assistance était rivée dans sa direction.

Maladroitement, elle s'obligea à saisir l'arme et s'avança.

Mais alors qu'elle aurait dû tirer la tête de l'enfant en arrière, afin de lui trancher la gorge, elle se retrouva comme paralysée. Les deux mains crispées sur le manche du couteau, elle fixa la petite forme à ses pieds.

Elle savait pourtant ce qu'elle avait à faire. Savait qu'il lui suffirait de quelques secondes pour en terminer avec son devoir, mais... elle hésitait.

L'absence de son père était pour beaucoup dans son trouble. Pourquoi l'avoir abandonnée en ce jour censé être le plus important de son existence ? La mépriserait-il pour ce qu'elle s'apprêtait à accomplir ?

Elle secoua la tête, chassant de son esprit la vision de ces enfants sales, ces enfants miséreux, affamés, entassés dans leurs cages à la manière de bétail.

Parmi les fidèles, on commençait à comprendre que quelque chose clochait. Une nuée de murmures s'élevait et l'on se tortillait sur son siège, s'interrogeant les uns les autres.

Avec un sourire tranquille, la grande prêtresse vint dans sa direction pour lui souffler :

— Que faites-vous ?

Paralysée, Dolaine couina, pathétique :

— Je... je n'y arrive pas. Je ne peux pas, ma mère !

Un petit bruit de gorge agacé échappa à son interlocutrice.

— Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

Et comme Dolaine conservait le silence, l'autre ajouta :

— Écoutez ! Vous avez été désignée par Moloch. C'est là le plus grand honneur que l'une des nôtres puisse recevoir au cours de son existence. Beaucoup ici donneraient cher pour être à votre place.

Et, sur un ton où la menace était perceptible :

— Pensez à votre famille.

Ces derniers mots eurent l'effet d'un électrochoc. Elle leva les yeux sur sa sœur et sa mère, qui la fixaient avec un mélange de malaise et d'agacement.

Qu'elle pense à sa famille... oui, qu'elle pense à sa famille ! Il le fallait bien... car elle n'ignorait pas ce qui arriverait si elle s'obstinait. Savait qu'au moment où elle lâcherait son arme, alors le déshonneur s'abattrait sur les siens.

Sa mère et sa sœur seraient désignées comme ses parentes et la foule se jetterait sur elles. Sous les insultes, on les bousculerait et on les chasserait du temple. Et ensuite ?

Ensuite, ils seraient anéantis. Sa sœur devrait renoncer à ses rêves, ses parents perdraient petit à petit leur entourage et peut-être même leur situation. Car elle n'ignorait pas ce qu'il arrivait aux parias. Savait combien les gens pouvaient se montrer mauvais à leur égard... les vexations... le mépris... et peut-être pire encore.

Pouvait-elle vraiment les livrer à la vindicte populaire ? Non, bien sûr. Mais était-il pour autant juste de prendre une vie en échange ? Une vie contre le confort des siens ? Contre sa propre tranquillité ?

Le pouvait-elle ?

Et alors que l'évidence s'imposait à son esprit, ses mains se mirent à trembler. Il lui était impossible d'apporter la honte sur sa famille. Elle n'en avait pas la force !

Elle sentit qu'on la poussait en avant. Un choc dans le dos, qui la fit trébucher. Puis, coupante, la voix de la grande prêtresse lui intima :

— Allez !

Les murmures étaient de plus en plus nombreux, de plus en plus forts, et des exclamations indignées commençaient à se faire entendre.

Comme dans un rêve, la tête et les jambes cotonneuses, à peine consciente de ce qu'elle faisait, Dolaine s'approcha de l'enfant.

Elle devait le faire... elle devait le faire... elle devait...

Sans prêter attention aux regards courroucés que lui lancèrent les deux sœurs occupées à soutenir la petite, elle attrapa cette dernière par les cheveux et tira sa tête en arrière, son couteau brandit dans son autre main.

Un voile noir passa devant ses yeux et, d'un geste sec, rapide, elle trancha la gorge de la malheureuse. Autour d'elle, tout devint subitement flou.

Des cris de liesse... des applaudissements... et quelque chose de chaud qui se déversait sur ses mains et mouillait sa manche...

Quand elle reprit conscience de ce qu'il se passait autour d'elle, l'enfant s'était écroulée à terre. Doucement, son sang, en rigoles, se déversait en direction du puits. La grande prêtresse avait ouvert les bras, comme pour absorber l'excitation des fidèles. Dolaine ne parvint pas à comprendre un traître mot de ce qu'elle disait. Toute son attention était dirigée vers la petite forme que l'on traînait à présent en direction des abîmes.

Elle baissa les yeux sur ses mains et, les voyant tachées de sang, lâcha le couteau qui s'écrasa bruyamment à terre...



— Nous y sommes.

Dolaine jeta un regard autour d'elle. Son guide l'avait conduite jusqu'à un campement Clown, situé à l'écart du marché.

Entre chaque roulotte, des fils tendus, sur lesquels des femmes étendaient leur linge. Des enfants courraient, ponctuant leurs jeux de cris et d'exclamations. Les hommes, eux, étaient occupés à décharger la marchandise des chariots ou à nourrir les animaux. Aux quatre coins du campement, des rats géants, mais aussi des chauves-souris, des lynx, ainsi que des écureuils. Des animaux massifs, domestiqués par les Clowns afin de leur servir de montures.

D'autres Clowns étaient installés autour de feux, leurs pipes au coin de la bouche, faisant rouler entre leurs doigts des produits issus de leur artisanat, mais surtout des diamants, qu'ils inspectaient avec une minutie toute professionnelle.

Et tous étaient vêtus de vêtements chauds, auxquelles des fourrures, simplement jetées sur leurs épaules, venaient parfois s'ajouter.

En dehors des animaux et des enfants, chacun conservait un silence quasi-total, les adultes ayant pour habitude de communiquer entre eux par télépathie.

Les bras repliés autour de son corps frigorifié, Dolaine suivit son guide jusqu'à un couple installé près d'un feu.

L'homme l'accueillit d'un regard. Des yeux intégralement noirs, et un maquillage effrayant, tout en teintes sombres – à l'exception de ses lèvres, d'un rouge sanguin –, signe qu'il était Clown des cavernes. Il portait une longue barbiche et fumait une pipe, fine, munie d'un petit bol.

La femme, elle, ne lui accorda pas la moindre attention. Elle continua de lustrer les pierres précieuses posées sur ses cuisses, à l'aide d'un chiffon. Les mêmes yeux noirs, un nez rouge, beaucoup moins volumineux que son congénère masculin, et des cheveux d'un bleu pâle qui dépassaient de sous un fichu.

— Il paraît que tu es à la recherche de ton ami vampire, fit l'homme d'une voix que le manque de

pratique avait rendu rauque.

Tout en tremblant de froid, Dolaine approuva d'un signe de tête.

— Vous savez où je peux le trouver ?

De sa pipe, son interlocuteur désigna l'un des chariots. Son geste fit glisser sa fourrure de ses épaules.

— Un enfant l'a découvert au matin. Nous pensons que le soleil l'a surpris et qu'il est venu trouver refuge ici.

Un sourire étira ses lèvres.

— Il était plutôt paniqué et nous avons eu du mal à le persuader que nous n'étions pas ses ennemis. Comme nous lui avons permis de rester ici, il a fini par se rendormir.

Dolaine avait tourné les yeux en direction du chariot.

— Comment va-t-il ?

— Il nous a semblé un peu chamboulé... mais il n'est pas blessé, si c'est ce que tu veux savoir.

Là-dessus, il tira doucement sur sa pipe, avant de remettre sa fourrure en place et de retourner à ses activités. Dolaine le fixa un moment, avant de se tourner vers son accompagnateur qui, derrière, patientait en se balançant sur ses pieds.

— Je... je vais aller le voir, annonça-t-elle.

Pour toute réponse, le Clown des cavernes eut un hochement de tête. Elle adressa un regard interrogateur à son congénère des forêts, qui ne chercha pas davantage à l'en empêcher. Elle s'approcha donc du chariot et, après une brève hésitation, repoussa la bâche qui en obstruait l'entrée.

Une fois la toile rabattue derrière elle, le lieu était sombre. Un endroit plutôt exigu, envahi de caisses, disposées les unes sur les autres.

— Romuald ?

Aucune réponse. Elle s'avança un peu et finit par le découvrir derrière une rangée de caisses. Étendu à terre, endormi, une couverture avait été déposée sur lui. Après une brève hésitation, elle se courba en avant et appela de nouveau :

— Romuald ?

Comme il ne réagissait toujours pas, elle s'accroupit et entreprit de le secouer par l'épaule.

— Hé, Romuald !

Ses yeux s'ouvrirent si brusquement qu'elle sursauta et faillit tomber à la renverse. Il eut lui aussi un mouvement de recul. Sur ses traits, une expression de bête traquée.

Le souffle saccadé, il battit des paupières et bafouilla :

— Dolaine... vous... c'est vous ?

La panique qui déformait ses traits sembla s'apaiser, mais seulement pour laisser place à la culpabilité.

— Si vous êtes là... c'est que vous devez savoir...

— Que vous avez attaqué quelqu'un ? Oui, en effet, répondit-elle, avant de s'agacer : par Moloch, Romuald, est-ce que je peux savoir ce qu'il vous est passé par la tête ?

Elle le vit se crispier, avant de porter une main à son front.

— Je ne voulais pas. Je... je ne voulais pas que ça se termine comme ça...

— Alors il ne fallait pas commencer ! Je vous avais pourtant demandé de ne pas nous causer de problèmes. Je vous avais dit que je me chargerai de votre alimentation, mais vous...

— Je n'y peux rien ! s'emporta-t-il, avant de surprendre l'expression inquiète de son interlocutrice et de se radoucir. Je n'y peux rien, répéta-t-il. J'ai... nous avons besoin de sang humain pour survivre. Je suis capable de m'en passer pendant un temps, mais le manque finit tôt ou tard par me faire perdre la tête... j'étais arrivé au bout de mes limites... je ne pouvais pas attendre plus longtemps, car si je l'avais fait, alors...

Il ferma les yeux, le temps de reprendre le contrôle de ses émotions.

— Je ne me souviens plus vraiment de ce qu'il s'est passé. J'ai vaguement souvenir d'un homme... d'un être jeune... de son sang... partout... mais ensuite... c'est le trou noir. Je me suis réveillé ici, entouré de Clowns, il n'y a que quelques heures.

Ses traits se creusèrent et il questionna :

— Dites-moi la vérité. Est-ce que ce pauvre homme est... ?

Dolaine eut un signe négatif de la tête.

— Vous l'avez salement blessé, mais il semble que ses jours ne soient pas en danger.

— Les Dieux soient loués !

Un silence s'installa entre eux. Assise en tailleur, Dolaine remâcha leur conversation, avant d'avoir un froncement de sourcils.

— Vous dites que vous avez besoin de sang humain pour vivre ? (Et comme il approuvait d'un signe de tête, elle ajouta :) Mais alors, comment avez-vous fait jusqu'ici ?

Car elle ne l'avait jamais vu boire autre chose que du sang animal.

— Je... je me suis arrangé. À Létis, on trouve facilement à se nourrir et j'ai pu emporter un peu de réserves avec moi. Elles n'ont toutefois duré que le temps de mon voyage jusqu'à Sétar. Ensuite, eh bien... (Il eut un haussement d'épaules.) Je me suis arrangé du côté de Mille-Corps, puis votre amie Nya m'a fourni ce dont j'avais besoin. Vous l'avez dit vous-même, le désert regorge de cadavres, alors ses démons ont facilement trouvé de quoi me nourrir... quant au bazar... il m'a été assez facile d'échanger ce service contre de l'argent. (Et comme elle le fixait avec intensité, il baissa les yeux.) Mais voilà, depuis notre départ pour Merveille, je n'ai pas eu l'occasion de me nourrir. Je ne savais pas où chercher des humains conciliants à Utopie et... (Il secoua la tête.) Notre trajet jusqu'à Porcelaine a bien failli me rendre fou.

— Je commence à comprendre, fit-elle en se penchant en avant. Vos absences, votre mauvaise humeur, tout cela était dû à votre état de manque, n'est-ce pas ?

— Je suis désolé...

De dépit, Dolaine secoua la tête. Désolé, qu'il disait. Ah ça oui, il pouvait l'être, cet imbécile !

— Vous êtes aussi stupide qu'inconscient, Romuald. Si vous aviez à ce point besoin de sang humain, pourquoi ne pas tout simplement me l'avoir dit ? Par Moloch, je ne pouvais pas le deviner !

— J'ai bien essayé mais... à la vue de votre réaction quand vous avez appris pour notre monture, j'étais persuadé que vous ne l'accepteriez jamais.

Dolaine ouvrait la bouche, afin de lui faire remarquer qu'elle n'était pas si bornée, avant de se raviser. Car après tout, il n'avait pas tout à fait tort.

— Eh bien, au moins maintenant, me voilà fixée, soupira-t-elle. Quoiqu'il en soit, il serait préférable de ne pas nous attarder plus longtemps à Porcelaine. Vous ne le savez peut-être pas, mais les autorités sont sur vos traces.

— Si tel est le cas, alors autant me rendre, déclara-t-il en faisant mine de se redresser. Je suis prêt à assumer les conséquences de mes actes.

Et le pire c'est qu'il était tout à fait sérieux !

— Oubliez ça, Romuald : il n'est pas question pour vous de jouer les martyrs !

Il la contempla sans comprendre.

— J'aurais pu le tuer, Dolaine. C'est très grave !

Elle s'envoya une claque contre le front.

— Je vous le répète : oubliez ça ! Déjà parce que je refuse d'avoir affaire à la justice – car je vous ferai remarquer que si vous vous rendez, on exigera certainement que je fasse de même –, mais surtout parce que je ne peux pas vous laisser commettre une telle sottise.

— Mais...

— Mais taisez-vous ! Que croyez-vous qu'ils feront de vous, hein ? Vous pensez sincèrement qu'ils se contenteront de quelques excuses ? Vous pensez peut-être que, tout au plus, vous en aurez pour quelques semaines de prison ? À moins que vous n'espériez vous en tirer avec une amende ? Ne rêvez pas, mon pauvre vieux : s'ils vous remettent la main dessus, ils ne vous laisseront certainement pas la vie sauve. Ça, vous pouvez compter là-dessus.

— Mais... puisqu'il survivra... !

— Et vous croyez que ça leur importe ? répondit-elle en croisant les bras. Vous oubliez qui seront vos adversaires ! Vous vous en êtes pris à un représentant de la race humaine, Romuald. Ces gens-là ne sont pas du genre à pardonner. Non, à leurs yeux, vous restez une bête sauvage et, à cause de votre attaque, vous représentez un danger à abattre. Quant aux miens, ils ne feront preuve d'aucune pitié : car c'est à nos plus gros clients que vous devrez vous mesurer.

— Et malheureusement pour toi, elle dit vrai, vampire !

Partie 6

10

Après la cérémonie, fidèles comme membres du culte avaient gagné les jardins du temple, afin de participer au grand banquet annuel.

La foule était si nombreuse qu'elle avait nécessité l'abattage d'un grand nombre d'enfants, afin que chacun ici puisse recevoir sa part de chair sacrificiel. Elle s'étalait sur des plateaux, distribuée par des religieuses, la même ration pour tous, afin d'éviter tout abus ou gâchis.

L'ambiance était joyeuse et l'on discutait avec animation autour du reste du buffet, où boissons et nourritures étaient en libre-service. Les connaissances qui ne se voyaient qu'une fois l'an échangeaient les dernières nouvelles ; des groupes de femmes se massaient autour des membres du culte, leur posant des questions et écoutant avec attention leurs réponses. Et au milieu de tout ça, des enfants piaillaient.

Dans leur grande majorité, les convives se composaient de Poupées, leurs maris n'étant généralement pas conviés à ces réunions, s'ils ne choisissaient pas d'eux-mêmes de ne pas s'y rendre. Aussi, les quelques rares représentants du sexe masculin se tenaient le plus souvent à l'écart.

Depuis son coin, Dolaine pouvait apercevoir sa mère qui, au milieu d'un groupe de Poupées envieuses, se pavanait. Fière d'être la mère de celle par qui la volonté de Moloch s'était accomplie, elle parlait fort, le regard pétillant, avec un sourire de haute satisfaction sur les lèvres. Un sacré contraste avec Dolaine, qui ne parvenait à chasser la morosité qui l'habitait.

Sa présence lui semblait presque déplacée et, chaque fois qu'on l'arrêtait pour lui parler, elle s'esquivait, ou faisait celle qui n'avait pas entendu, s'éloignant toujours plus de ses pairs.

Sa fuite la mena jusqu'à une partie éloignée des jardins. Située à l'arrière de l'édifice religieux, on y apercevait, au creux de la nuit, que quelques silhouettes drapées de blanc, trop lointaines toutefois pour qu'elles représentent une gêne.

Avec un soupir, elle se laissa tomber sur un banc en pierre.

Décidément, rien ne se passait comme elle l'avait espéré. Son sacrifice, plutôt que de l'emplit de fierté, ne parvenait qu'à la couvrir de honte. Une assiette posée sur ses cuisses, elle leva une main à hauteur de ses yeux, celle-là même qui avait manipulé le couteau...

Pourquoi ce malaise ? Pourquoi cette répulsion alors que cette coutume faisait partie d'elle depuis l'enfance ? Elle ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait, ne comprenait rien aux sentiments d'horreurs qu'elle ressentait.

Elle baissa les yeux sur son repas. Au milieu d'autres aliments s'exhibait de la chair d'enfant humain.

Prise de dégoût, elle sentit son estomac se retourner. Il lui faudrait du temps ; avant de s'en remettre, de reprendre le contrôle de ses émotions. Tuer, après tout, n'était jamais une mince affaire. Que ce soit un animal ou toute autre créature. Un temps d'adaptation était nécessairement requis.

Oui... ça ne peut-être que ça !

Mais pour l'heure, pas question d'avaler quoique ce soit. Jetant un regard autour d'elle, afin de s'assurer qu'elle était toujours seule, elle se redressa et se dirigea vers un petit groupe d'arbustes. Là, elle se débarrassa du contenu de son assiette.

Satisfaite, un maigre sourire vint étirer ses lèvres. Se sentant un peu plus légère, elle revenait au banc quand elle avisa la silhouette qui se découpait à l'angle du temple. Celle de sa sœur, dont le regard était braqué droit sur elle...

∞O∞

Encore aujourd'hui, ce regard restait gravé dans sa mémoire. Elle y avait lu un tel mépris qu'il lui fut impossible de l'oublier. Et c'était avec la même intensité que la soldate blonde, cette femme qui ressemblait tant à son aînée, la fixait aujourd'hui. Debout à l'entrée du chariot, celle-ci lança :

— Je croyais t'avoir dit de quitter Porcelaine !

Puis, comme Dolaine ne répondait pas, tétanisée par cette apparition, elle tourna les yeux vers Romuald.

— Quant à toi, je vais te demander de me suivre sans faire d'histoire. Sinon...

— Sinon quoi ? s'enquit une voix derrière elle.

À son tour, le Clown des cavernes – avec qui Dolaine s'était entretenue quelques instants plus tôt – fit son apparition. Il tirait sur sa barbiche, tout en soutenant le regard noir que lui adressait la soldate.

— Toi, ne te mêle pas de ça !

— Et pourquoi pas ? répondit l'autre, en inclinant la tête sur le côté. Que tu le veuilles ou non, cette créature est venue se placer sous notre protection. Elle est donc notre invitée et, chez les miens, un invité est toujours sacré.

— Tu n'espères tout de même pas te mettre en travers de la justice ?

Le ton de la femme était menaçant. Elle s'était redressée de toute sa taille, comme si elle cherchait à intimider son interlocuteur. Mais plutôt que de le déstabiliser, son attitude fit naître un large sourire sur le visage de ce dernier.

— La justice, je ne sais pas, mais l'injustice, ça, oui. D'autant que ta justice n'est pas la mienne. Je n'ai donc pas à me plier à ton autorité, ni à celle des Pierrots.

Le silence qui s'en suivit était glacial et les deux opposants se mesurèrent du regard. Dolaine

n'ignorait pas que l'expression aimable du Clown n'était qu'une façade, et que le reste de la communauté devait à présent encercler le chariot. Au moindre écart de la part des soldats restés à l'extérieur, tout ce petit monde le prendrait comme un affront et passerait à l'offensive.

Comme ses mains se crispaient sur sa robe, elle se demanda s'il fallait être soulagée que les Clowns se rangent de leur côté, ou bien s'alarmer de tenir le rôle de l'allumette qui pourrait mettre le feu aux tensions qui existaient entre leurs deux espèces.

Suspicieuse, la soldate blonde avait plissé les paupières.

— Pourquoi essayes-tu de le protéger ? Depuis quand les Clowns se soucient-ils de ceux qui n'appartiennent pas à leur peuple ?

Le Clown recommença à tirer sur sa barbiche.

— Je te l'ai dit : parce qu'il s'est placé sous notre protection.

— Foutaises ! Vous n'offrez pas aussi facilement votre protection, tu ne me feras pas avaler ça.

— Alors considère ça comme une forme d'opposition.

— D'opposition, dis-tu ? Est-ce que je dois te rappeler que cette créature a failli tuer quelqu'un ? Es-tu prêt à prendre le risque que l'on répande partout qu'il nous est égal que des humains soient attaqués sur notre territoire ?

Tirade qui arracha un petit rire au Clown.

— Si l'opinion de ces créatures vous importait vraiment, alors toi et les tiennes feriez bien de laisser leurs enfants en paix : après tout, vous êtes celles qui nous causez le plus de problèmes.

Son interlocutrice tressaillit sous le coup de l'indignation.

— Ne te mêle pas de nos traditions !

— Si tu veux, mais alors tu n'as aucunement le droit de porter un jugement sur sa nature et sur les actes qui peuvent en découler. Car contrairement à vous autres, ce n'est pas comme s'il avait le choix : c'est une question de survie.

Cette fois, Dolaine fut persuadée que la situation allait dégénérer. Les Poupées avaient une sainte horreur que l'on vienne leur reprocher leurs traditions, de la même façon que les Clowns des cavernes étaient ceux qui les toléraient le moins. Un sujet particulièrement sensible entre leurs deux espèces, suffisamment pour avoir déjà causé des troubles au sein du royaume. Sans savoir vraiment ce qu'il convenait de dire ou de faire, elle ouvrait toutefois la bouche pour tenter de les apaiser mais, comme s'il avait deviné ses intentions, le Clown leva une main afin de lui imposer le silence.

— Écoute, reprit-il à l'intention de la soldate. Si ce vampire s'en était pris à quelqu'un de notre communauté, ou bien de la vôtre, je ne m'opposerais pas à ce qu'il soit puni. Seulement, cette affaire ne nous regarde pas. Si justice doit être faite, alors ce ne sera pas la nôtre, mais celle de ces gens... et entre nous, je ne suis pas décidé à leur faciliter la tâche.

— Et alors quoi ? Tu comptes le laisser filer ? Qu'il puisse passer le mot aux siens qu'à Porcelaine, rien n'est fait contre ceux qui s'en prennent à nos visiteurs ?

— Je ne crois pas qu'il le fera. (Puis, se tournant vers Romuald.) N'est-ce pas ?

— Je... heu...

— Tu es peut-être capable de le croire sur parole, reprit brusquement la soldate, mais en ce qui me concerne, ce n'est pas le cas.

— Et moi je tiens à te rappeler que nous n'avons jamais eu de problèmes avec Éternelle. Même, je ne pense pas me tromper en affirmant que ses habitants préféreraient éviter de nous compter au nombre de leurs opposants... ce qui ne manquerait pas d'arriver s'ils venaient à causer davantage de troubles sur nos terres.

Et, disant cela, il eut un haussement de sourcils à l'intention du vampire. La femme se tourna elle aussi dans sa direction, mais son expression était méfiante. Nerveux, Romuald approuva :

— Nous ne voulons pas de problèmes avec Porcelaine. (Il inclina légèrement la tête.) Pas plus que je ne voulais en créer.

— Il... il ne s'était pas nourri depuis longtemps, ajouta Dolaine, ce qui attira sur elle le regard méprisant de sa congénère.

Cette dernière revint au Clown, le fixa quelques instants, avant de prendre une longue inspiration.

— Très bien... dans ce cas, je considère que ce problème est à présent le tien. Et si tu es prêt à engager la responsabilité de ton peuple, alors je te laisse te charger de ces deux-là.

— Il n'y aura pas de fuite, si c'est ce que tu crains : nous ferons en sorte qu'ils quittent Porcelaine en toute discrétion.

Elle lui adressa un regard qui en disait long sur la confiance qu'elle lui accordait, mais n'insista pas. Repoussant la bâche qui obstruait l'entrée du chariot, elle disparut à l'extérieur. Dans le même temps, le Clown se tourna vers les deux amis.

— À présent, voyons ce que nous pouvons faire pour vous.

11

Dolaine se redressa. Elle se trouvait dans une petite nacelle tressée, au fond de laquelle on lui avait demandé de se coucher le temps de s'éloigner de Porcelaine. Romuald, lui, voyageait dans une nacelle voisine et s'était également levé. Au-dessus de leurs têtes, deux grosses chauves-souris, auxquelles étaient fixés leurs paniers. Leurs conducteurs, des Clowns des cavernes, se tenaient sur leur dos, installés sur des selles tout spécialement conçues pour ces créatures. Protégeant ces dernières des rayons du soleil couchant, des œillères en cuir noir masquaient leurs yeux presque aveugles.

Elle échangea un regard avec Romuald, avant de croiser les bras sur le rebord de son panier et d'écraser une joue contre sa main. À l'horizon, la silhouette de Porcelaine.

Pour la seconde fois de son existence, il lui semblait que son propre royaume la chassait. Comme à cette époque...

Après la cérémonie du sacrifice, la situation avait peu à peu dégénéré. Dans un premier temps, sa décision de ne plus toucher à la viande humaine avait causé bien des troubles entre elle et sa

mère, tout en restant dissimulée aux yeux d'autrui.

Bien sûr, la chose avait fini par se savoir en dehors du cercle familial. On ne la voyait plus aux festivités données en l'honneur de Moloch, et comme elle ne se rendait même plus au temple, son absence ne tarda pas à intriguer. Sa mère tenta bien d'excuser son comportement, inventant mensonge sur mensonge, mais les gens n'avaient pas été dupes très longtemps.

Au début, on s'était contenté de l'ignorer : ceux qui la connaissaient ne voulaient plus lui adresser la parole et, petit à petit, son visage avait été connu à travers toute la ville. Les vexations, les humiliations, ne tardèrent pas à suivre et à frapper également le reste de sa famille.

Sa mère avait perdu ses amies. Doucement, son employeuse l'avait poussée vers la porte et elle s'était retrouvée sans emploi. Son père, lui, s'il avait subi un certain nombre de désagréments, fut en partie sauvé par ses origines. Comme son patron, mais aussi la majorité de ses collègues, étaient Pierrots, auxquels se mêlaient quelques Pantins et rares Poupées, il avait pu conserver son emploi, bien qu'on l'ait relégué dans un bureau isolé, là où le public ne pourrait le voir.

Quant à sa sœur... Elle qui était promise à une brillante carrière, elle qui, alors que l'opprobre s'abattait sur sa famille, était devenue la disciple d'une des guerrières les plus estimées de leur peuple, fut chassée comme une malpropre. Elle avait dû terminer ses classes au milieu du commun, du soldat de base, de celui destiné à ne jamais s'élever très haut dans la hiérarchie.

Les choses, bien sûr, étaient arrivées graduellement et commencèrent surtout à s'envenimer quand les prêtresses s'étaient mêlées à l'affaire. Elles venaient souvent frapper à leur porte, pour exiger de sa mère, mais aussi d'elle-même, de mettre fin à ce caprice, répétant que son attitude allait attirer le malheur, mais également la colère de Moloch sur leur communauté. Et pour la première fois de sa vie, Dolaine avait vu son père s'énerver, au point de chasser l'une de ces harpies de leur maison, dégradant par la même occasion ses propres relations avec sa femme et sa fille aînée.

Et puis, quand la situation était devenue proprement invivable, c'était également lui qui avait pris la décision de l'éloigner. Il l'avait envoyée à la ferme de son frère, pensant qu'en lui permettant de quitter le territoire du nord, elle échapperait à la colère des siennes.

Après son départ, il semblerait que les choses se soient améliorées pour sa famille. Au moins en ce qui concernait les dégradations de leur propriété. On avait recommencé à les accepter au temple, mais on continuait de les laisser à l'écart.

De son côté, l'éloignement lui avait été profitable, en tout cas les deux premières années. Raphaël et son père approuvaient sa décision, autant qu'ils se désolaient de l'attitude des siennes. Quant à la mère de son cousin qui, elle, était Pantin, elle la traitait avec la même sympathie qu'autrefois.

Malheureusement, là aussi les choses finirent par tourner au vinaigre. La rumeur se répandit jusqu'à leurs terres et le voisinage n'avait pas tardé à découvrir que son oncle hébergeait une hérétique. Les vexations avaient recommencé, entachant petit à petit la réputation de sa famille d'accueil, rendant son séjour, comme son existence, d'autant plus insupportables.

Au plus fort de la crise, la mère de Raphaël lui avait proposé de l'envoyer vivre chez des membres de sa famille, au sein du territoire des Pantins. Là-bas, disait-elle, personne ne pourrait rien lui reprocher. À côté de ça, il y avait également ce Clown, rencontré peu de temps après son installation à la ferme. Cet homme qui, à chacune de ses visites, lui répétait qu'il désirait l'épouser, lui assurant que plus personne ne serait autorisé à se moquer d'elle une fois qu'elle serait sous la protection des siens.

Mais Dolaine en avait assez. Elle ne se sentait plus à sa place au sein de Porcelaine et n'aspirait

plus qu'à partir loin, le plus loin possible. Ce qu'elle fit quelques mois plus tard, après en avoir discuté avec Raphaël et sa famille.

Et alors que son royaume s'éloignait à l'horizon, elle s'était retournée, comme aujourd'hui, pour le voir disparaître...

12

Leur voyage s'acheva à proximité d'une ville humaine voisine de Porcelaine, quoique suffisamment éloignée de cette dernière pour que la rumeur de l'agression n'y soit pas encore parvenue. À leur arrivée, il faisait nuit. Les chauves-souris se posèrent sur le bas-côté d'une petite route de campagne déserte.

Le Clown l'ayant transportée avec lui était le même qui avait pris leur défense. Il disait s'appeler Bael et, alors que Dolaine enjambait tant bien que mal la nacelle avec sa valise, il sauta au bas de sa monture.

— D'ici, dit-il, vous devriez pouvoir rejoindre Létis en toute sécurité.

Emportée par le poids de son bagage, Dolaine manqua de tomber tête la première dans l'herbe. Soucieuse de rétablir son équilibre, elle lâcha finalement son chargement, qui s'écrasa avec un bruit sourd à terre, et se coucha sur le côté. Puis elle quitta le panier et tourna le regard en direction de la petite agglomération.

— Aucun des trains de cette ville ne passe par Porcelaine, poursuivit le Clown. Et si la rumeur doit arriver jusqu'ici, ce ne sera pas avant un moment.

Là-dessus, il se tourna vers Romuald.

— Quant à vous, je ne peux que vous conseiller d'être plus prudent à l'avenir. Cette fois, les choses se sont bien terminées, mais il se peut que la prochaine tourne à la tragédie.

— Encore une fois, répondit Romuald, je suis désolé d'avoir causé tous ces problèmes.

La ville se dessinait à moins d'un kilomètre de là. Rien d'un voyage exténuant, mais la marche qui les attendait n'en déprima pas moins la Poupée. Après toutes ces émotions, elle aurait préféré n'avoir que quelques pas à faire pour prendre leur prochain train.

Elle revint à Bael.

— Je vous remercie pour votre aide : vous avez fait bien plus que vous n'auriez dû. Et si un jour l'un des vôtres doit passer par Sétar et se retrouver dans le besoin, qu'il n'hésite pas à venir frapper à ma porte.

Elle savait qu'aucun des membres du clan de Bael ne viendrait se perdre aussi loin de chez lui, mais... les Clowns restaient sensibles à ce genre d'attention.

Son interlocuteur eut un signe de tête entendu.

— Nous ne l'oublierons pas.

Là-dessus, il adressa un signe à son compagnon, lui apprenant certainement par les voies de

l'esprit qu'il était temps pour eux de se remettre en route. Le voyant mettre un pied à l'étrier, Dolaine l'arrêta :

— Ah... attendez ! Est-ce que le nom d'Aury Chatsauvage vous dit quelque chose ?

Le Clown suspendit son geste et, après quelques secondes d'un lourd silence, répondit :

— Cela ne me dit rien. Appartient-il à notre communauté ?

— Oui... enfin plus ou moins : il s'agit d'un Clown des collines. (Son poing se crispa à hauteur de sa poitrine et elle ajouta :) Si vous pouviez... faire savoir autour de vous que Dolaine Follenfant ne l'a pas oublié, je crois que ça lui ferait plaisir.

Au sein de Porcelaine, les Clowns avaient la réputation d'être des créatures étranges, difficiles d'approche, et surtout trop différentes et repliées sur elles-mêmes pour qu'il soit possible de créer des liens avec elles. On ne les voyait pas beaucoup s'aventurer en dehors de leur territoire et cette attitude leur attirait la méfiance et le mépris de leurs voisins. Pourtant, et par deux fois, c'était dans leurs rangs que Dolaine avait pu trouver des mains secourables.

— Je ferai de mon mieux, répondit l'autre, avant de prendre finalement place sur sa monture.

Quelques instants plus tard, les deux chauves-souris prenaient leur envol, emportant avec elles leurs cavaliers. Et Dolaine qui les regardait disparaître dans le ciel nocturne, se sentit soudain très fatiguée. Vraiment très fatiguée.

— Allons, venez, soupira-t-elle à l'intention de Romuald. Nous avons encore un peu de marche devant nous...